

La Fontaine, Jean de (1621-1695). Fables choisies, mises en vers par M. de La Fontaine, 3e partie. 1678.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

\*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

\*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

\*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés sauf dans le cadre de la copie privée sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

\*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source Gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue par un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [reutilisation@bnf.fr](mailto:reutilisation@bnf.fr).

Double de Réserve.

Y 6604  
+ A3.

Les to. 3 à 5 sont doublés  
de Y 6604.  
1-5.



Ye

3312

FABLES



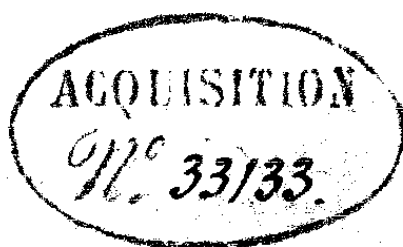
CHOISIES

MISES EN VERS.

FABLES  
CHOISIES.  
MISES EN VERS

*Par M<sup>r</sup>* DE LA FONTAINE.

TROISIÈME PARTIE.

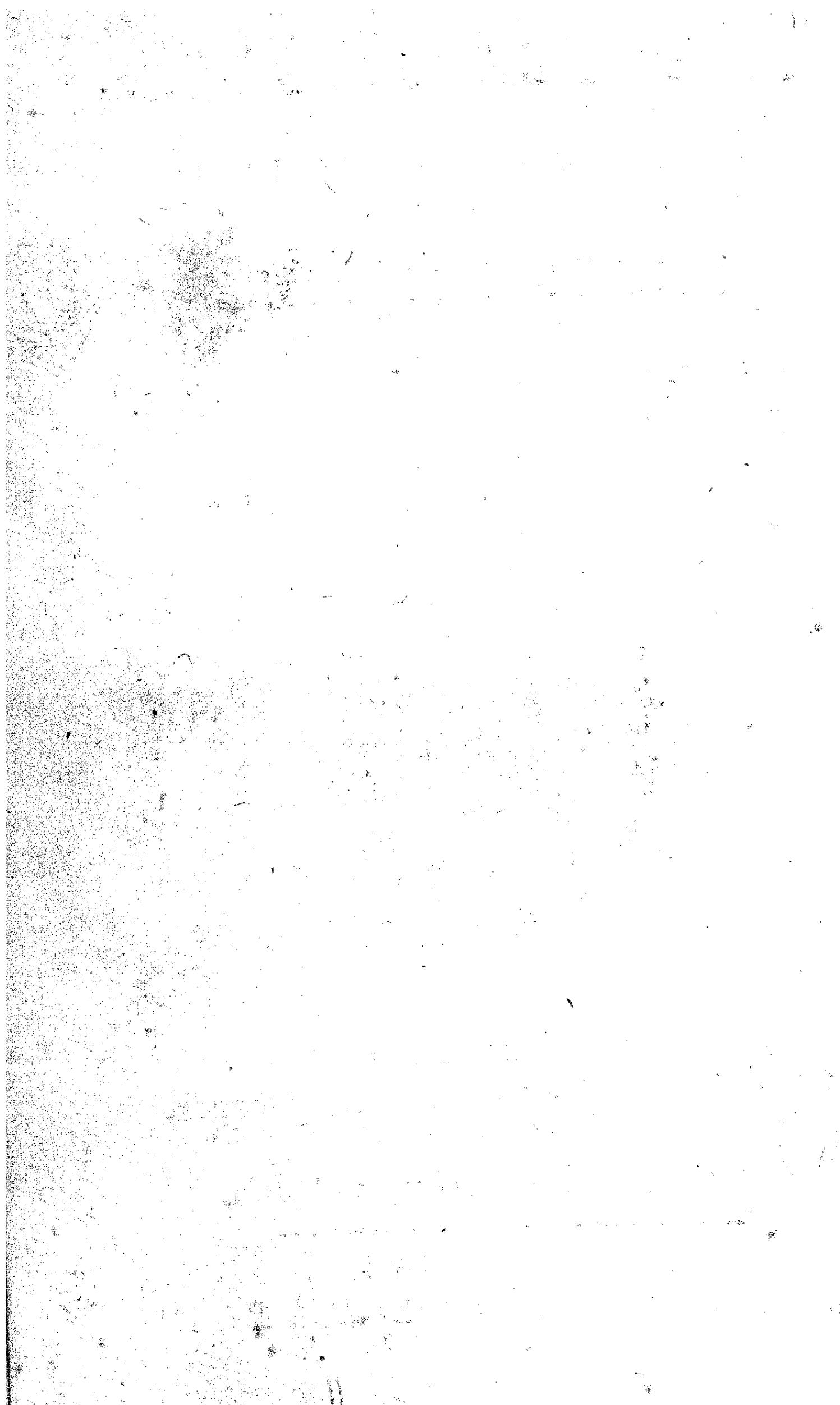


A PARIS,  
Chez DENYS THIERRY, rue S. Jacques,  
ET  
CLAUDE BARBIN, au Palais.

---

M. DC. LXXVIII.  
AVEC PRIVILEGE DV ROY







## A V E R T I S S E M E N T.



Oicy un second recueil de Fables que je presente au public; j'ay jugé a propos de donner a la pluspart de celles-cy un air, & un tour un peu different de celuy que j'ay donné aux premieres; tant à cause de la difference des sujets, que pour remplir de plus de varieté mon Ouvrage. Les traits familiers que j'ay semez avec assez d'abondance dans les deux autres parties, convenoient bien mieux aux inventions d'Esopé, qu'à ces dernieres, ou j'en use plus sobrement, pour ne pas tomber en des repetitions: car le nombre de ces traits n'est pas infiny. Il a donc falu que j'aye cherché d'autres enrichissemens, & étendu davantage les circonstances de ces recits, qui d'ailleurs me sembloient le demander de la sorte. Pour peu que le Lecteur y prenne garde, il le reconnoistra luy-mesme; ainsi je ne tiens pas qu'il soit necessaire d'en étaler icy les raisons: non plus que de dire où j'ay puisé ces derniers sujets. Seulement je diray par reconnois-

*Tome III.*

A

fance que j'en dois la plus grande partie à Pilpay sage Indien. Son Livre a esté traduit en toutes les Langues. Les gens du pais le croient fort ancien, & original à l'égard d'Esopé; si ce n'est Esopé luy-mesme sous le nom du sage Locman. Quelques autres m'ontourny des sujets assez heureux. Enfin j'ay tasché de mettre en ces deux dernieres Parties toute la diversité dont j'estois capable. Il s'est glissé quelques fautes dans l'impression; j'en ay fait faire un Errata; mais ce sont de legers remedes pour un défaut considerable. Si on veut avoir quelque plaisir de la lecture de cét Ouvrage, il faut que chacun fasse corriger ces fautes à la main dans son Exemplaire; ainsi qu'elles sont marquées par chaque Errata, aussi bien pour les deux premieres Parties, que pour les dernieres.

---

*E R R A T A.*

T O M E I I I.

Page 10. v. 2. un jour, *lisez* en un jour. p. 39 v. 9. déguier, *lisez* déguiser. p. 98. v. 2. ffures, *lisez* offez uns. p. 123. v. 6. en craignant, *lisez* & craignent. p. 135. v. 1. n'habite pas tous jour, *lisez* n'habite pas longtemps. p. 142. v. 4. ny l'autre point, *lisez* poinct. p. 143 v. 3. une ombre, *lisez* un songe. p. 152 v. 1. un Berger de Village, *lisez* du Village. p. 202. v. 1. l'un hantoit les forests, *lisez* hantoient, l'un les forests. p. 207. v. 7. soutrant, *lisez* s'outrant.



A  
MADAME  
DE  
MONTESPAN.



L'APOLOGUE est un don qui  
vient des immortels;  
Ou si c'est un présent  
des hommes,  
Quiconque nous l'a fait mérite des Au-  
tels.

Nous devons tous tant que nous  
sommes  
Eriger en divinité  
Le Sage par qui fut ce bel art inventé.

A iij

C'est proprement un charme : il rend l'ame  
attentive,

Ou plustost il la tient captive,

Nous attachant à des recits

Qui meinent à son gré les cœurs & les ef-  
prits.

O vous qui l'imitiez, Olimpe, si ma Muse

A quelquefois pris place à la table des  
Dieux,

Sur ses dons aujourd'huy daignez porter les  
yeux,

Favorisez les jeux où mon esprit s'amuse.

Le temps qui détruit tout, respectant vostre  
appuy

Me laissera franchir les ans dans cet ouvra-  
ge :

Tout Auteur qui voudra vivre encore apres  
luy,

Doit s'acquérir vostre suffrage.

C'est de vous que mes vers attendent tout  
leur prix:

Il n'est beauté dans nos écrits  
Dont vous ne connoissiez jusques aux  
moindres traces;

Eh qui connoist que vous les beautez & les  
graces?

Paroles & regards, tout est charme dans  
vous.

Ma Muse en un sujet si doux

Voudroit s'étendre davantage;

Mais il faut réserver à d'autres cet employ,

Et d'un plus grand maistre que moy

Vostre loüange est le partage.

Olimpe, c'est assez qu'à mon dernier ou-  
vrage

Vostre nom serve un jour de rempart &  
d'abri:

Protegez deormais le livre favori

Par qui j'ose espérer une seconde vie:

Aiiiij

Sous vos seuls auspices ces vers  
Seront jugez malgré l'envie  
Dignes des yeux de l'Univers.  
Je ne merite pas une faveur si grande :  
La Fable en son nom la demande :  
Vous sçavez quel credit ce mensonge a sur  
nous ;  
S'il procure à mes vers le bonheur de vous  
plaire,  
Je croiray luy devoir un temple pour sa-  
laire ;  
Mais je ne veux bastir des temples que pour  
vous.





## LIVRE PREMIER.

### FABLE I.

*Les Animaux malades de la peste.*



N mal qui répand la terreur,  
 Mal que le Ciel en sa fureur  
 Inventa pour punir les crimes  
 de la terre,



10 FABLES CHOISIES.

La Peste ( puis qu'il faut l'appeller par son  
nom )

Capable d'enrichir <sup>en</sup> un jour l'Acheron,

Faisoit aux animaux la guerre.

Ils ne mouroient pas tous , mais tous  
estoint frappez.

On n'en voyoit point d'occupez

A chercher le soutien d'une mourante vie ;

Nul mets n'excitoit leur envie.

Ni Loups ni Renards n'épioient

La douce & l'innocente proie.

Les Tourterelles se fuyoient ;

Plus d'amour, partant plus de joye.

Le Lion tint conseil , & dit ; Mes chers  
amis,

Jé crois que le Ciel a permis

Pour nos pechez cette infortune ;

Que le plus coupable de nous

Se sacrifie aux traits du celeste courroux,

Peut-être il obtiendra la guérison commune.

L'histoire nous apprend qu'en de tels accidens

On fait de pareils dévoûmens :

Ne nous flatons donc point , voyons sans indulgence

L'état de nostre conscience.

Pour moy, satisfaisant mes appetits gloutons

J'ay dévoré force moutons;

Que m'avoient-ils fait ? nulle offense :

Même il m'est arrivé quelquefois de manger

Le Berger.

Je me dévoûray donc , s'il le faut ; mais je pense

Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moy :

12 FABLES CHOISIES.

Car on doit souhaiter selon toute justice  
Que le plus coupable perisse.

Sire, dit le Renard, vous estes trop bon  
Roy ;

Vos scrupules font voir trop de delicateffe;  
Et bien, manger moutons, canaille, fotte  
espece,

Est-ce un peché? Non non: Vous leur fistes  
Seigneur

En les croquant beaucoup d'honneur.

Et quant au Berger l'on peut dire

Qu'il estoit digne de tous maux,

Estant de ces gens-là qui sur les animaux

Se font un chimerique empire.

Ainsi dit le Renard, & flateurs d'applaudir.

On n'osa trop approfondir.

Du Tigre, ni de l'Ours, ni des autres puissances

Les moins pardonnables offenses.

Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mastins,

Au dire de chacun estoient de petits saints.

L'Asne vint à son tour & dit: J'ay souveraineté

Qu'en un pré de Moines passant

La faim, l'occasion, l'herbe tendre, & je pense

Quelque diable aussi me poussant,

Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.

Je n'en avois nul droit, puis qu'il faut parler net.

A ces mots on cria haro sur le baudet.

Un Loup quelque peu clerc prouva par sa harangue

Qu'il falloit dévouër ce maudit animal,

Ce pelé, ce galeux, d'où venoit tout leur mal.

Sa peccadille fut jugée un cas pendable.

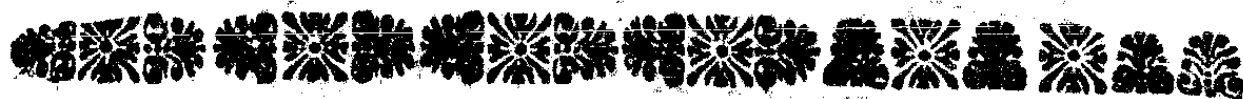
14 FABLES CHOISIES.

Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable !

Rien que la mort n'estoit capable  
D'expier son forfait : on le luy fit bien voir.  
Selon que vous serez puissant ou misérable,

Les jugemens de Cour vous rendront  
blanc ou noir.





## I I.

*Le mal marié.*

femme ;

Ue le bon soit toujours ca-  
marade du beau,  
Dés demain je chercheray

Mais comme le divorce entre eux n'est pas  
nouveau,

16 FABLES CHOISIES.

Et que peu de beaux corps hostes d'une belle ame

Assemblent l'un & l'autre poinct,

Ne trouvez pas mauvais que je ne cherche point.

J'ay veu beaucoup d'Hymens , aucuns d'eux ne me tentent :

Cependant des humains presque les quatre parts

S'exposent hardiment au plus grand des hazards,

Les quatre parts aussi des humains se repentent.

J'en vais alleguer un qui s'estant repenti,

Ne put trouver d'autre parti,

Que de renvoyer son épouse

Querelleuse, avare, & jalouse.

Rien ne la contentoit, rien n'estoit comme il faut,

On

On se levoit trop tard, on se couchoit trop  
tost,

Puis du blanc, puis du noir, puis encore au-  
tre chose;

Les valets enrageoient, l'époux estoit à  
bout;

Monsieur ne songe à rien, Monsieur dé-  
pense tout,

Monsieur court, Monsieur se repose.  
Elle en dit tant, que Monsieur à la fin

Lassé d'entendre un tel lutin,

Vous la renvoye à la campagne

Chez ses parens. La voila donc compagne

De certaines Philis qui gardent les dindons

Avec les gardeurs de cochons.

Au bout de quelque-temps qu'on la crut a-  
douce,

Le mary la reprend. Eh bien qu'avez-vous  
fait ?

Comment passiez-vous vostre vie ?

*Tome III.*

B



18 FABLES CHOISIES.

L'innocence des champs est-elle vôtre fait?

Affez, dit-elle ; mais ma peine

Estoit de voir les gens plus paresseux qu'i-  
cy :

Ils n'ont des troupeaux nul soucy.

Je leur sçavois bien dire, & m'attirois la  
haine

De tous ces gens si peu soigneux.

Eh, Madame, reprit son époux tout à  
l'heure,

Si vostre esprit est si hargneux

Que le monde qui ne demeure

Qu'un moment avec vous, & ne revient  
qu'au soir,

Est déjà lassé de vous voir,

Que feront des valets qui toute la journée

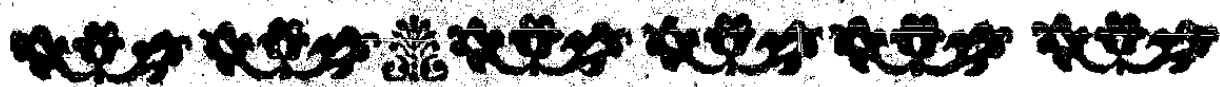
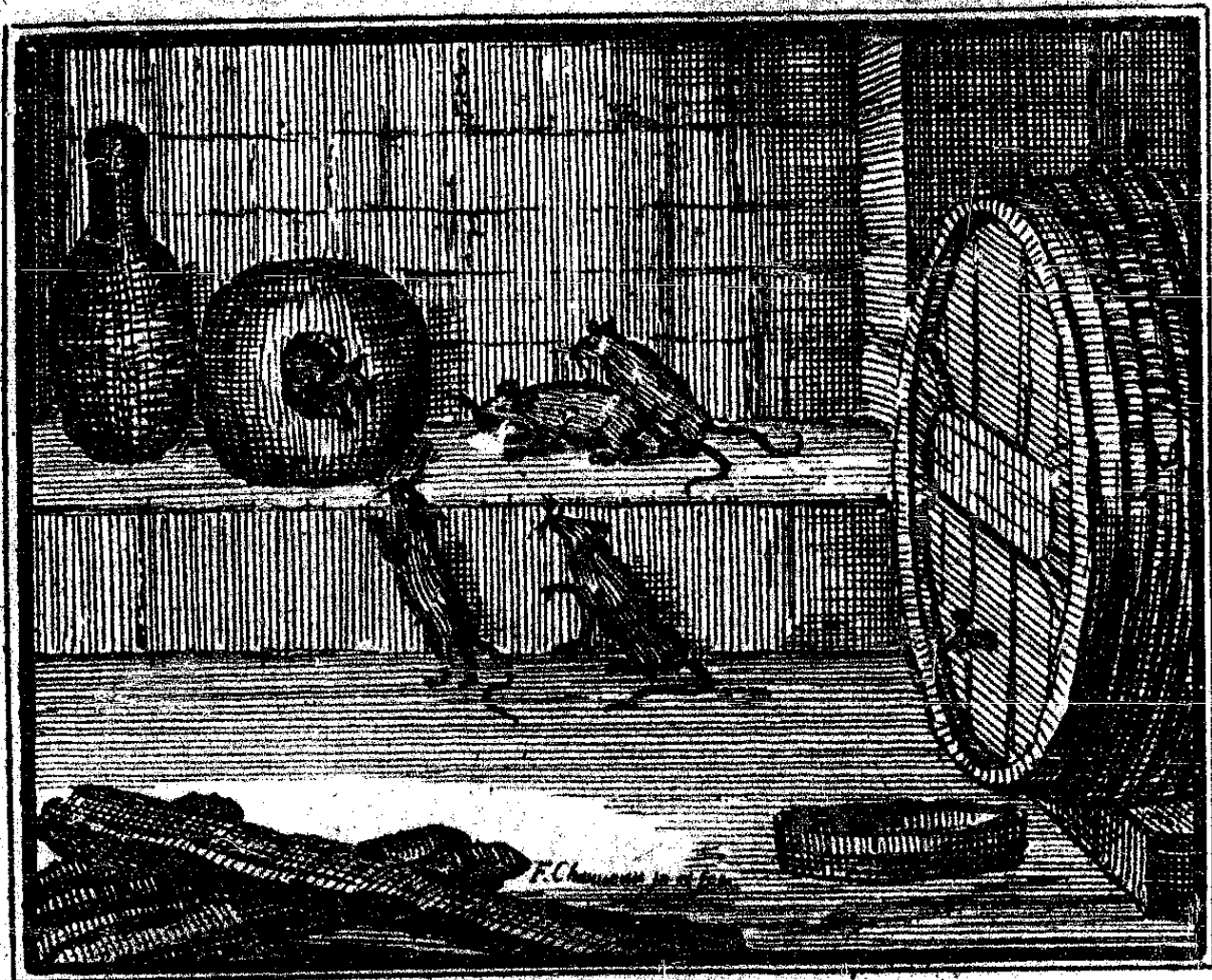
Vous verront contre eux déchaînés?

Et que pourra faire un époux

Que vous voulez qui soit jour & nuit avec  
vous?

Retournez au village : adieu: si de ma vie  
Je vous rappelle, & qu'il m'en prenne envie,  
Puiffay-je chez les morts avoir pour mes  
pechez,  
Deux femmes comme vous sans cesse à mes  
costez.





III.

*Le Rat qui s'est retiré du monde.*



Es Levantins en leur legende  
 Disent qu'un certain Rat las  
 des soins d'icy bas,  
 Dans un fromage de Hollande  
 Se retira loin du tracas.  
 La solitude estoit profonde,

S'étendant par tout à la ronde.

Nostre hermite nouveau subsistoit la dedans.

Il fit tant de pieds & de dents

Qu'en peu de jours il eut au fond de l'hermitage

Le vivre & le couvert ; que faut-il davantage ?

Il devint gros & gras ; Dieu prodigue ses biens

A ceux qui font vœu d'estre siens.

Un jour au devot personnage

Des deputez du peuple Rat

S'en vinrent demander quelque aumône légère :

Ils alloient en terre étrangère

Chercher quelque secours contre le peuple chat ;

Ratopolis estoit bloquée :

## 22 FABLES CHOISIES.

On les avoit contrains de partir sans argent,

Attendu l'estat indigent

De la Republique attaquée.

Ils demandoient fort peu, certains que le secours

Seroit prest dans quatre ou cinq jours.

Mes amis, dit le Solitaire,

Les choses d'icy bas ne me regardent plus:

En quoy peut un pauvre Reclus

Vous assister? que peut-il faire,

Que de prier le ciel qu'il vous aide en cecy?

J'espere qu'il aura de vous quelque soucy.

Ayant parlé de cette sorte,

Le nouveau Saint ferma sa porte.

Qui designay-je à vostre avis

Par ce Rat si peu secourable?

Un Moine? non, mais un Dervis;

Je suppose qu'un Moine est toujours charitable.





## I V.

*Le Héron.**La Fille.*

N jour sur ses longs pieds alloit  
 je ne sçais où,  
 Le Héron au long bec emman-  
 ché d'un long cou.

Il costoyoit une riviere.

L'onde



L'onde estoit transparente ainsi qu'aux plus  
beaux jours;

Ma commere la carpe y faisoit mille tours  
Avec le brochet son compere.

Le Héron en eust fait aisément son profit :  
Tous approchoient du bord , l'oiseau n'a-  
voit qu'à prendre ;

Mais il crût mieux faire d'attendre  
Qu'il eût un peu plus d'appetit.

Il vivoit de regime , & mangeoit à ses heu-  
res.

Après quelques momens l'appetit vint ;  
l'oiseau

S'approchant du bord vid sur l'eau  
Des Tanches qui sortoient du fond de ces  
demeures.

Le mets ne luy plut pas ; il s'attendoit à  
mieux ;

Et montroit un goust dédaigneux  
Comme le rat du bon Horace.

*Tome III.*

C



26 FABLES CHOISIES.

Moy des Tanches ? dit-il, moy Héron que  
je fasse

Une si pauvre chère ? & pour qui me prend-  
on ?

La Tanche rebutée il trouva du goujon.

Dugoujon ! c'est bien-là le disné d'un Hé-  
ron !

J'ouvrerois pour si peu le bec ! aux Dieux  
ne plaise.

Il l'ouvrit pour bien moins : tout alla de fa-  
çon

Qu'il ne vid plus aucun poisson.

La faim le prit ; il fut tout heureux & tout  
aise

De rencontrer un Limaçon.

Ne soyons pas si difficiles :

Les plus accommodans ce sont les plus ha-  
biles :

On hazarde de perdre en voulant trop ga-  
gner.

Gardez-vous de rien dédaigner;  
Sur tout quand vous avez à peu près vostre  
compte.

Bien des gens y sont pris ; ce n'est pas aux  
Hérons

Que je parle; écoutez, humains, un autre  
conte ;

Vous verrez que chez vous j'ay puisé ces  
leçons.

Certaine fille un peu trop fiere

Prétendoit trouver un mary

Jeune, bien-fait, & beau, d'agreable ma-  
niere,

Point froid & point jaloux ; notez ces  
deux poincts-cy.

Cette fille vouloit aussi

Qu'il eust du bien, de la naissance ;  
De l'esprit, enfin tout : mais qui peut tout  
avoir?

C ij

28 FABLES CHOISIES.

Le destin se montra soigneux de la pour-  
voir:

Il vint des partis d'importance.

La belle les trouva trop chetifs de moitié.

Quoy moy ? quoy ces gens-là ? l'on radote,  
je pense.

A moy les proposer ! hélas ils font pitié.

Voyez un peu la belle espee !

L'un n'avoit en l'esprit nulle delicateffe ;

L'autre avoit le nez fait de cette façon-là ;

C'estoit cecy , c'estoit cela,

C'estoit tout ; car les précieuses

Font dessus tout les dédaigneuses.

Après les bons partis les mediocres gens

Vinrent se mettre sur les rangs.

Elle de se moquer. Ah vraiment je suis  
bonne

De leur ouvrir la porte : ils pensent que je  
suis

Fort en peine de ma personne.

Grace à Dieu je passe les nuits  
 Sans chagrin, quoy qu'en solitude.

La belle se sceut gré de tous ces sentimens.

L'âge la fit déchoir ; adieu tous les amans.

Un an se passe & deux avec inquietude.

Le chagrin vient en suite : elle sent chaque  
 jour

Déloger quelques Ris, quelques jeux, puis  
 l'amour ;

Puis ses traits choquer & déplaire ;

Puis cent sortes de fards. Ses soins ne pû-  
 rent faire

Qu'elle échapât au temps cet insigne lar-  
 ron :

Les ruines d'une maison

Se peuvent réparer ; que n'est cet avantage

Pour les ruines du visage !

Sa preciosité changea lors de langage.

Son miroir luy disoit, prenez viste un mari :

Je ne sçais quel desir le luy disoit aussi ;

30 FABLES CHOISIES.

Le desir peut loger chez une precieuse:

Celle-cy fit un choix qu'on n'auroit jamais  
crû,

Se trouvant à la fin tout aise & tout heu-  
reuse

De rencontrer un malotru.





## V.

*Les Souhairs.*

**L**est au Mogol des folets  
 Qui font office de valets,  
 Tiennent la maison propre,  
 ont soin de l'équipage,  
 Et quelquefois du jardinage.  
 Si vous touchez à leur ouvrage,  
 C'iiiij

32 FABLES CHOISIES.

Vous gâtez tout. Un d'eux près du Gange  
autrefois

Cultivoit le jardin d'un assez bon Bour-  
geois.

Il travailloit sans bruit, avoit beaucoup d'a-  
dresse,

Aimoit le maître & la maîtresse,  
Et le jardin sur tout. Dieu sçait si les ze-  
phirs

Peuple ami du Demon l'assistotent dans sa  
tâche:

Le folet de sa part travaillant sans relâche  
Combloit ses hôtes de plaisirs.

Pour plus de marques de son zele  
Chez ces gens pour toujours il se fust ar-  
resté,

Nonobstant la legereté  
A ses pareils si naturelle;  
Mais ses confreres les esprits  
Firent tant que le chef de cette republique,

Par caprice ou par politique,  
Le changea bien-tost de logis.  
Ordre luy vient d'aller au fond de la Nor-  
vege

Prendre le soin d'une maison  
En tout temps couverte de neige;  
Et d'Indou qu'il estoit on vous le fait la-  
pon.

Avant que de partir l'esprit dit à ses hostes:  
On m'oblige de vous quitter:

Je ne sçais pas pour quelles fautes;  
Mais enfin il le faut, je ne puis arrester  
Qu'un temps fort court, un mois, peut-  
estre une semaine.

Employez-là; formez trois souhaits, car je  
puis

Rendre trois souhaits accomplis;  
Trois sans plus. Souhaiter ce n'est pas une  
peine

Etrange & nouvelle aux humains.



**34 FABLES CHOISIES.**

Ceux-cy pour premier vœu demandent  
l'abondance;

Et l'abondance à pleines mains

Verse en leurs cofres la finance,

En leurs greniers le bled, dans leurs caves  
les vins;

Tout en creve. Comment ranger cette che-  
vance ?

Quels registres, quels soins, quel temps il  
leur falut !

Tous deux sont empeschez si jamais on le  
fut.

Les voleurs contre eux comploterent;

Les grands Seigneurs leur emprunte-  
rent;

Le Prince les taxa. Voila les pauvres gens

Malheureux par trop de fortune.

Ostez-nous de ces biens l'affluence impor-  
tune,

Dirent-ils l'un & l'autre; heureux les; indigens!

La pauvreté vaut mieux qu'une telle richesse.

Retirez-vous trefors, fuyez; & toy Deesse,

Mere du bon esprit, compagne du repos,

O mediocrité, revien viste. A ces mots

La mediocrité revient; on luy fait place;

Avec elle ils rentrent en grace,

Aubout de deux souhaits estant aussi changeux

Qu'ils estoient, & que sont tous ceux  
Qui souhaitent toujours, & perdent en chimeres

Le temps qu'ils feroient mieux de mettre à leurs affaires.

Le folet en rit avec eux.

Pour profiter de sa largesse,

36 FABLES CHOISIES.

Quand il voulut partir, & qu'il fut sur le  
point,

Ils demanderent la sagesse;

C'est un tresor qui n'embarasse point.





## V I.

*La Cour du Lion.*

A Majesté Lionne un jour  
 voulut connoître,  
 De quelles nations le Ciel l'a-  
 voit fait maître.

Il manda donc par deputez

38 FABLES CHOISIES.

Ses vassaux de toute nature,  
Envoyant de tous les costez  
Une circulaire écriture,  
Avec son sceau. L'écrit portoit  
Qu'un mois durant le Roy tiendrait  
Cour plénier, dont l'ouverture  
Devoit estre un fort grand festin,  
Suivy des tours de Fagotin.  
Par ce trait de magnificence  
Le Prince à ses sujets étaloit sa puissance.  
En son Louvre il les invita.  
Quel Louvre ! un vray charnier, dont l'o-  
deur se porta  
D'abord au nez des gens. L'Ours boucha  
sa narine :  
Il se fust bien passé de faire cette mine,  
Sa grimace dépleut. Le Monarque irrité  
L'envoya chez Pluton faire le dégoûté.  
Le Singe approuva fort cette seuerité;

Et flatteur excessif il loua la colere,  
Et la griffe du Prince, & l'autre, & cette  
odeur:

Il n'estoit ambre, il n'estoit fleur,  
Qui ne fût ail au prix. Sa sottise flaterie  
Eut un mauvais succès, & fut encor punie.

Ce Monseigneur du Lion là,  
Fut parent de Caligula.

Le Renard estant proche: Or ça, luy dit le  
Sire,

Que sens-tu? dis-le moy: Parle sans déguiser.

L'autre aussi-tost de s'excuser,  
Alleguant un grand rume: il ne pouvoit  
que dire

Sans odorat; bref il s'en tire.

Cecy vous sert d'enseignement.  
Ne soye<sup>z</sup> à la Cour, si vous voulez y plai<sup>r</sup>  
re,

40 FABLES CHOISIES.

Ny fade adulateur, ny parleur trop sincè-  
re ;

Et tâchez quelquefois de répondre en  
Normant.





## VII.

*Les Vantours & les Pigeons.*



Ars autrefois mit tout l'air en  
émite.

Certain sujet fit naistre la dis-

pute

*Tome III.*

D



42 FABLES CHOISIES.

Chez les oiseaux; non ceux que le Prin-  
temps

Meine à sa Cour, & qui sous la feüillée  
Par leur exemple & leurs sons éclatans  
Font que Venus est en nous réveillée;  
Ny ceux encor que la Mere d'Amour  
Met à son char : mais le peuple Vautour  
Au bec retors, à la tranchante serre,  
Pour un chien mort se fit, dit-on, la guerre.  
Il plut du sang; je n'exagere point.  
Si je voulois conter de poinct en poinct  
Tout le détail, je manquerois d'haleine.  
Maint chef perit, maint heros expira;  
Et sur son roc Prométhée espera  
De voir bien-tost une fin à sa peine.  
C'estoit plaisir d'observer leurs efforts;  
C'estoit pitié de voir tomber les morts.  
Valeur, adresse, & ruses, & surprises,  
Tout s'employa : Les deux troupes éprises

D'ardent courroux n'épargnoient nuls  
moyens

De peupler l'air que respirent les ombres :

Tout element rempli de citoyens

Le vaste enclos qu'ont les royaumes som-  
bres.

Cette fureur mit la compassion

Dans les esprits d'une autre nation

Au col changeant, au cœur tendre & fidé-  
le.

Elle employa sa médiation

Pour accorder une telle querelle.

Ambassadeurs par le peuple Pigeon

Furent choisis, & si bien travaillèrent,

Que les Vautours plus ne se chamaillèrent.

Il firent trêve, & la paix s'ensuivit :

Helas ! ce fut aux dépens de la race

A qui la leur auroit dû rendre grace.

La gent maudite aussi-tôt poursuivit

Tous les pigeons, en fit ample carnage,

D ij

44 FABLES CHOISIES.

En dépeupla les bourgades, les champs.

Peu de prudence eurent les pauvres gens,

D'accommoder un peuple si sauvage.

Tenez toujours divisez les méchants;

La seureté du reste de la terre

Dépend de là : Semez entre eux la guerre,

Où vous n'aurez avec eux nulle paix.

Cecy soit dit en passant ; Je me tais.





## VIII.

*Le Coche & la Mouche.*

Ans un chemin montant, sablonneux, mal-aisé,  
Et de tous les côtez au Soleil exposé,  
Six forts chevaux tiroient un Coche.

## 46 FABLES CHOISIES.

Femmes, Moine, vieillards, tout estoit  
descendu.

L'attelage suoit, souffloit, estoit rendu.

Une Mouche survient, & des chevaux s'ap-  
proche;

Prétend les animer par son bourdonne-  
ment;

Pique l'un, pique l'autre, & pense à tout  
moment

Qu'elle fait aller la machine,

S'assied sur le timon, sur le nez du Co-  
cher;

Aussi tost que le char chemine,

Et qu'elle voit les gens marcher,

Elle s'en attribue uniquement la gloire;

Va, vient, fait l'empressee; il semble que ce  
soit

Un Sergent de bataille allant en chaque  
endroit

Faire avancer ses gens, & hâter la victoire.

La Mouche en ce commun besoin  
Se plaint qu'elle agit seule, & qu'elle a tout  
le soin;

Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.

Le Moine disoit son Breviaire;  
Il prenoit bien son temps ! une femme  
chantoit ;  
C'estoit bien de chansons qu'alors il s'agissoit !

Dame Mouche s'en va chanter à leurs oreilles ,

Et fait cent sottises pareilles.

Après bien du travail le Coche arrive au haut.

Respirons maintenant, dit la Mouche aussitôt :

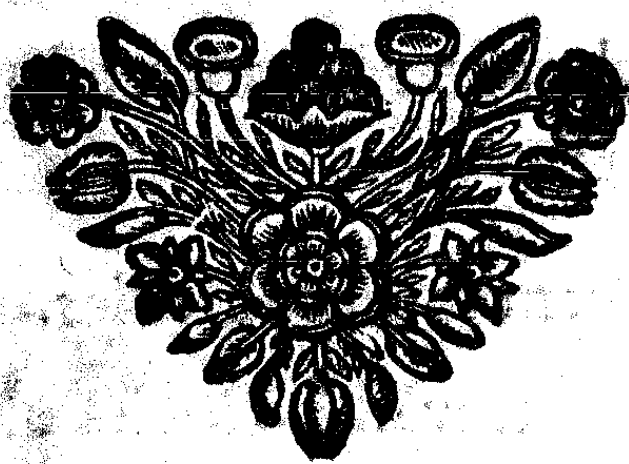
J'ay tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.

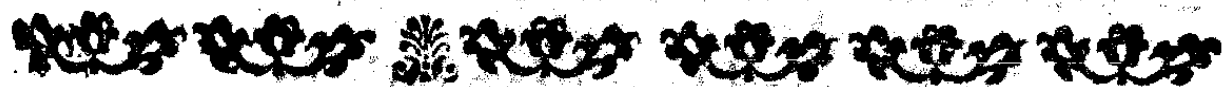
48 FABLES CHOISIES.

Cà, Messieurs les Chevaux, payez-moy de  
ma peine.

Ainsi certaines gens faisant les empressés  
S'introduisent dans les affaires.

Ils font par tout les nécessaires;  
Et par tout importuns devroient estre chas-  
sez.





## IX.

*La Laitiere & le Pot au lait.*



Errette sur sa teste ayant un  
Pot au lait  
Bien posé sur un coussinet,  
Pretendoit arriver sans encombre à la ville.  
Legere & court vestuë elle alloit à grands  
pas ;

*Tome III.*

E



50 FABLES CHOISIES.

Ayant mis ce jour-là pour estre plus agile

Cotillon simple, & souliers plats.

Nostre Laitiere ainsi troussée

Comptoit déjà dans sa pensée

Tout le prix de son lait, en employoit l'argent,

Achetoit un cent d'œufs, faisoit triple couvée ;

La chose alloit à bien par son soin diligent.

Il m'est, disoit-elle, facile,

D'élever des poulets autour de ma maison :

Le Renard sera bien habile,

S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.

Le porc à s'engraisser coûtera peu de son ;

Il estoit quand je l'eus de grosseur raisonnable :

J'auray le revendant de l'argent bel & bon ;

Et qui m'empêchera de mettre en nostre estable,

Veu le prix dont il est , une vache & son  
veau,

Que je verray sauter au milieu du trou-  
peau ?

Perrette là dessus faute aussi, transportée.

Le lait tombe ; adieu veau, vache, cochon,  
cuvée ;

La Dame de ces biens , quittant d'un œil  
marry

Sa fortune ainsi répandue,

Va s'excuser à son mary

En grand danger d'estre batuë.

Le recit en farce en fut fait

On l'appella le Pot au lait.

Quel esprit ne bat la campagne ?

Qui ne fait chasteaux en Espagne ?

Pichrocole, Pyrrhus , la Laitiere , en-  
fin tous,

Autant les sages que les fous ?

52 FABLES CHOISIES.

Chacun songe en veillant, il n'est rien de  
plus doux :

Une flatteuse erreur emporte alors nos  
ames :

Tout le bien du monde est à nous,

Tous les honneurs, toutes les femmes.

Quand je suis seul, je fais au plus brave un  
défy ;

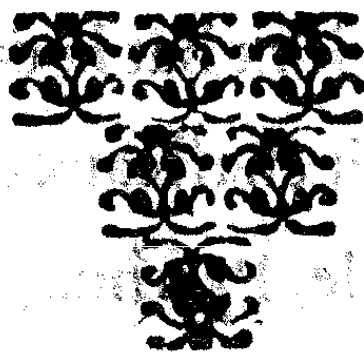
Je m'écarte, je vais détrosner le Sophy ;

On m'élit Roy, mon peuple m'aime ;

Les diadèmes vont sur ma teste pleuvant :

Quelque accident fait-il que je rentre en  
moy-mesme ;

Je suis gros Jean comme devant.





X.

*Le Curé & le Mort.*

N mort s'en alloit tristement  
 S'emparer de son dernier giste;  
 Un Curé s'en alloit gayment

Enterrer ce mort au plus viste.

Nostre défant estoit en carosse porté,

Bien & deûment empaqueté,

E iij

54 FABLES CHOISIES.

Et vestu d'une robe, hélas ! qu'on nomme  
biere,

Robe d'hyver, robe d'esté,  
Que les morts ne dépouillent guere.

Le Pasteur estoit à costé,

Et recitoit à l'ordinaire

Maintes devotes oraisons,

Et des pseumes, & des leçons,

Et des versets, & des répons:

Monsieur le Mort laissez-nous faire,

On vous en donnera de toutes les fa-  
çons;

Il ne s'agit que du salaire.

Messire Jean Choïart couvoit des yeux  
son mort,

Comme si l'on eût deu luy ravir ce tre-  
sor,

Et des regards sembloit luy dire:

Monsieur le mort j'auray de vous,

Tant en argent, & tant en cire,

Et tant en autres menus cousts.

Il fondoit là dessus l'achat d'une feüillette

Du meilleur vin des environs;

Certaine niepce assez propette,

Et sa chambriere Pâquette

Devoient avoir des cottillons.

Sur cette agreable pensée

Un heurt survient, adieu le char.

Voila Messire Jean Chôüart

Qui du choc de son mort a la teste cassée:

Le Paroissien en plomb entraîne son Pas-

teur;

Nostre Curé suit son Seigneur;

Tous deux s'en vont de compagnie.

Proprement toute nostre vie;

Est le Curé Chôüart qui sur son mort com-

ptoit,

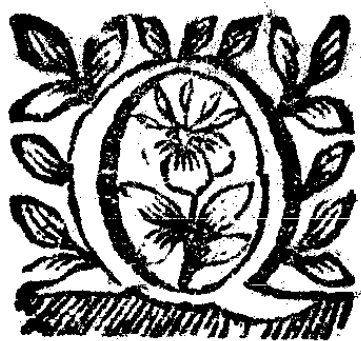
Et la fable du Pot au lait.





X I.

*L'homme qui court apres la Fortune, &  
l'homme qui l'attend dans son lit.*



Ui ne court apres la Fortune ?  
Je voudrois estre en lieu d'où  
je pûsse aisément  
Contempler la foule importune  
De ceux qui cherchent vainement

Cette fille du sort de Royaume en Royau-  
me,

Fideles courtisans d'un volage fantôme.

Quand ils sont près du bon mo-  
ment,

L'inconstante aussi-tost à leurs desirs écha-  
pe :

Pauvres gens, je les plains, car on a pour  
les fous

Plus de pitié que de courroux.

Cet homme, disent-ils, estoit planteur de  
choux,

Et le voila devenu Pape :

Ne le valons nous pas ? Vous valez cent fois  
mieux ;

Mais que vous sert vostre merite ?

La Fortune a-t-elle des yeux ?

Et puis la papauté vaut-elle ce qu'on quite,

Le repos, le repos, tresor si précieux,

Qu'on en faisoit jadis le partage des Dieux ?



58 FABLES CHOISIES.

Rarement la Fortune à ses hostes le laisse.

Ne cherchez point cette Déesse,  
Elle vous cherchera ; son sexe en use ainsi.  
Certain couple d'amis en un bourg établi,  
Possédoit quelque bien : l'un soupiroit sans  
cesse

Pour la Fortune ; il dit à l'autre un jour :

Si nous quitions nostre séjour ?

Vous sçavez que nul n'est prophete

En son païs : Cherchons nostre avantu-  
re ailleurs.

Cherchez, dit l'autre amy, pour moy je ne  
souhaite

Ny climats ny destins meilleurs.

Contentez-vous ; suivez vostre humeur in-  
quiete ;

Vous reviendrez bien-tost. Je fais vœu ce-  
pendant

De dormir en vous attendant.

L'ambitieux, ou si l'on veut, l'avare,

S'en va par voye & par chemin.

Il arriva le lendemain

En un lieu que devoit la Déesse bizarre

Frequenter sur tout autre ; & ce lieu c'est la  
cour.

Là donc pour quelque-temps il fixe son se-  
jour,

Se trouvant au coucher, au lever, à ces  
heures

Que l'on sçait estre les meilleures ;  
Bref se trouvant à tout, & n'arrivant à rien.  
Qu'est cecy ? ce dit-il ; Cherchons ailleurs  
du bien.

La Fortune pourtant habite ces demeures.  
Jela vois tous les jours entrer chez celui-  
cy,

Chez celui-là ; D'où vient qu'aussi  
Je ne puis heberger cette capricieuse ?  
On me l'avoit bien dit, que des gens de ce  
lieu

60 FABLES CHOISIES.

L'on n'aime pas toujours l'humeur ambitieuse.

Adieu Messieurs de cour; Messieurs de cour adieu.

Suivez jusques au bout une ombre qui vous flate.

La Fortune a, dit-on, des temples à Surate;

Allons-là. Ce fut un de dire & s'embarquer.

Ames de bronze, humains, celui-là fut sans doute

Armé de diamant, qui tenta cette route,  
Et le premier osa l'abyfme défier.

Celui cy pendant son voyage

Tourna les yeux vers son village

Plus d'une fois, effuyant les dangers

Des Pyrates, des vents, du calme & des rochers,

Ministres de la mort. Avec beaucoup de pei-  
nes,

On s'en va la chercher en des rives loin-  
taines,

La trouvant assez tost sans quitter la mai-  
son.

L'homme arrive au Mogol ; on luy dit  
qu'au Japon

La Fortune pour lors distribuoit ses gra-  
ces.

Il y court ; les mers estoient lasses

De le porter ; & tout le fruit

Qu'il tira de ses longs voyages,

Ce fut cette leçon que donnent les fauva-  
ges :

Demeure en ton país par la nature instruit.

Le Japon ne fut pas plus heureux à cet  
homme

Que le Mogol l'avoit esté ;

Ce qui luy fit conclurre en somme,

62 FABLES CHOISIES.

Qu'il avoit à grand tort son village quité.

Il renonce aux courses ingrates,  
Revient en son païs, void de loin ses pé-  
nates,

Pleure de joye, & dit : Heureux qui vit chez  
sa foy ;  
De regler ses desirs faisant tout son em-  
ploy.

Il ne sçait que par ouïr dire  
Ce que c'est que la cour, la mer, & ton em-  
pire,

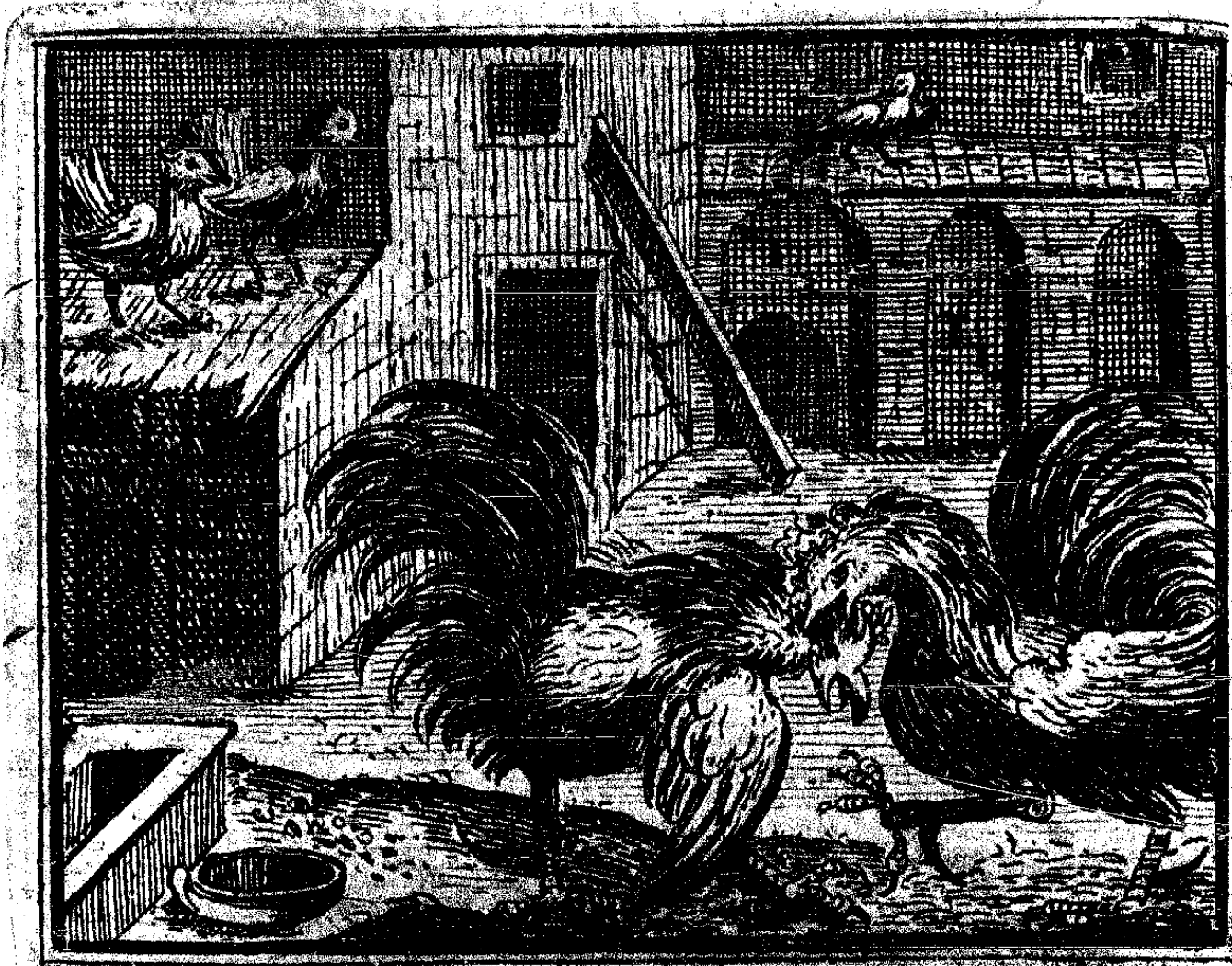
Fortune, qui nous fais passer devant les  
yeux  
Des dignitez, des biens, que jusqu'au bout  
du monde

On suit sans que l'effet aux promesses ré-  
ponde.

Deformais je ne bouge, & feray cent fois  
mieux.

En raisonnant de cette sorte,  
Et contre la Fortune ayant pris ce conseil,  
Il la trouve assise à la porte  
De son amy plongé dans un profond sommeil.





XII.

*Les deux Coqs.*



Eux Coqs vivoient en paix ;  
une Poule survint,  
Et voila la guerre allu-  
mée.

Amour, tu perdis Troye ; & c'est de toy  
que vint

Cette

Cette querelle envenimée,  
Où du sang des Dieux même on vid le  
Xante teint.

Long-temps entre nos Coqs le combat se  
maintint.

Le bruit s'en répandit par tout le voisina-  
ge.

La gent qui porte creste au spectacle ac-  
courut.

Plus d'une Heleine au beau plumage  
Fut le prix du vainqueur; le vaincu dispa-  
rut.

Il alla se cacher au fond de sa retraite,

Pleura sa gloire & ses amours,  
Ses amours qu'un rival tout fier de sa dé-  
faite

Possedoit à ses yeux. Il voyoit tous les jours  
Cet objet rallumer sa haine & son coura-  
ge.

*Tome III.*

F



66 FABLES CHOISIES.

Il aiguïsoit son bec, batoit l'air & ses  
flancs,

Et s'exerçant contre les vents

S'armoit d'une jalouse rage.

Il n'en eut pas besoin. Son vainqueur sur  
les toits

S'alla percher, & chanter sa victoire.

Un Vautour entendit sa voix :

Adieu les amours & la gloire.

Tout cet orgueil perit sous l'ongle du Vau-  
tour.

Enfin par un fatal retour

Son rival autour de la Poule

S'en revint faire le coquet :

Je laisse à penser quel caquet,

Car il eut des femmes en foule.

La Fortune se plaist à faire de ces coups;

Tout vainqueur insolent à sa perte travail-  
le,

Défions-nous du fort, & prenons garde à  
nous

Après le gain d'une bataille.





X I I I.

*L'ingratitude & l'injustice des hommes  
envers la Fortune.*



Ntrafiquant sur mer par bon-  
heur s'enrichit.

Il triompha des vents pendant  
plus d'un voyage,

Goufre, banc, ny rocher, n'exigea de peage

D'aucun de ses balots ; le sort l'en affranchit.

Sur tous ses compagnons Atropos & Neptune

Recueillirent leur droit, tandis que la Fortune

Prenoit soin d'amener son marchand à bon port.

Facteurs, associez, chacun luy fut fidele.

Il vendit son tabac, son sucre, sa canele

Ce qu'il voulut, sa porcelaine encor.

Le luxe & la folie enflerent son trésor ;

Bref il plût dans son escarcelle.

On ne parloit chez luy que par doubles ducats.

Et mon homme d'avoir chiens, chevaux, & carosses.

70 FABLES CHOISIES.

Ses jours de jeûne estoient des nopces.

Un sien amy voyant ces somptueux repas,  
Luy dit ; Et d'où vient donc un si bon ordinaire ?

Et d'où me viendrait-il que de mon sçavoir faire ?

J'en'endois rien qu'à moy, qu'à mes soins,  
qu'au talent

De risquer à propos, & bien placer l'argent.

Le profit luy semblant une fort douce chose,

Il risqua de nouveau le gain qu'il avoit fait :  
Mais rien pour cette fois ne luy vint à souhait.

Son imprudence en fut la cause.

Un vaisseau mal freté perit au premier vent.

Un autre mal pourveu des armes necessai-  
res

Fut enlevé par les Corfaires.

Uu troisiéme au port arrivant,  
Rien n'eut cours ny debit. Le luxe & la fo-  
lie

N'estoient plus tels qu'auparavant.

Enfin ses facteurs le trompant,  
Et luy-mesme ayant fait grand fracas, che-  
re lie,

Mis beaucoup en plaisirs, en bastimens  
beaucoup,

Il devint pauvre tout d'un coup.

Son amy le voyant en mauvais équipage,  
Luy dit ; d'où vient cela ? de la fortune,  
helas !

Consolez - vous, dit l'autre, & s'il ne luy  
plaist pas

Que vous foyez heureux ; tout au moins  
foyez sage.

72 FABLES CHOISIES.

Je ne sçais s'il crut ce conseil ;  
Mais je sçais que chacun impute en cas pa-  
reil

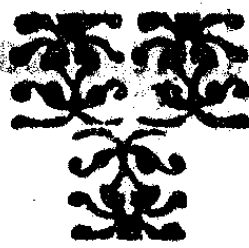
Son bon-heur à son industrie,  
Et si de quelque échec nostre faute est sui-  
vie,

Nous difons injures au fort.

Chose n'est icy plus commune :

Le bien nous le faisons , le mal c'est la for-  
tune,

On a toujours raison , le destin toujours  
tort.





## XIV.

*Les Devinereſſes.*

'Est ſouvent du hazard que naît  
l'opinion ;  
Et c'eſt l'opinion qui fait tou-  
jours la vogue.

Je pourrois fonder ce prologue :  
*Tome III.* G



74 FABLES CHOISIES.

Sur gens de tous estats ; tout est préven-  
tion,

Cabale, entestement, point ou peu de jus-  
tice :

C'est un torrent ; qu'y faire ? il faut qu'il  
ait son cours,

Cela fut & sera toujours.

Une femme à Paris faisoit la Pythonisse.

On l'alloit consulter sur chaque évène-  
ment ;

Perdoit-on un chifon, avoit-on un amant,

Un mary vivant trop au gré de son épouse,

Une mere fâcheuse, une femme jalouse ;

Chez la Devineuse on couroit,

Pour se faire annoncer ce que l'on desiroit.

Son fait consistoit en adresse.

Quelques termes de l'art, beaucoup de  
hardiesse,

Du hazard quelquefois, tout cela concou-

roit :

Tout cela bien souvent faisoit crier miracle.

Enfin quoy qu'ignorante à vingt & trois carats,

Elle passoit pour un oracle.

L'oracle estoit logé dedans un galetas.

Là cette femme emplit sa bourse,

Et sans avoir d'autre ressource,

Gagne de quoy donner un rang à son mari:

Elle achete un office, une maison aussi.

Voilà le galetas remply

D'une nouvelle hostesse, à qui toute la ville,

Femmes, filles, valets, gros Messieurs,

tout enfin,

Alloit comme autrefois demander son des-

tin:

Le galetas devint l'autre de la Sibille.

L'autre femelle avoit achalandé ce lieu.

Cette dernière femme eut beau faire, eut

beau dire,

76 FABLES CHOISIES.

Moy Devine ! on se moque ; Eh Messieurs,  
sçay-je lire ?

Je n'ay jamais appris que ma croix de par-  
dieu.

Point de raison ; falut deviner & prédire,

Mettre à part force bons ducats,

Et gagner mal-gré soy plus que deux Avo-  
cats.

Le meuble, & l'équipage aidoient fort à la  
chose :

Quatre sieges boiteux, un manche de balay,  
Tout sentoit son fabat, & sa metamor-  
phose :

Quand cette femme auroit dit vray

Dans une chambre tapissée,

On s'en seroit moqué ; la vogue estoit pas-  
sée

Au galetas ; il avoit le credit :

L'autre femme se morfondit.

L'enseigne fait la chalandise.

J'ay veu dans le Palais une robe mal-mise

Gagner gros: les gens l'avoient prise  
Pour maistre tel, qui traifnoit apres soy  
Force écoutans ; Demandez-moy pour-  
quoy.





## XV.

*Le Chat, la Belette, & le petit Lapin.*



U palais d'un jeune Lapin  
Dame Belette un beau matin  
S'empara ; c'est une rusée.

Le Maistre estant absent, ce luy fut chose  
aisée.

Elle porta chez luy ses pénates un jour  
Qu'il estoit allé faire à l'Aurore sa cour,  
Parmy le thim & la rosée.

Après qu'il eut brouté, troté, fait tous ses  
tours,

Janot Lapin retourne aux souterrains se-  
jours.

La Belette avoit mis le nez à la fenestre.

O Dieux hospitaliers, que vois-je icy pa-  
roître ?

Dit l'animal chassé du paternel logis:

O là, Madame la Belette,

Que l'on déloge sans trompette,

Ou je vais avertir tous les rats du païs.

La Dame au nez pointu répondit que la  
terre

Estoit au premier occupant.

C'estoit un beau sujet de guerre

Qu'un logis où luy-mesme il n'entroît  
qu'en rampant.

80 FABLES CHOISIES.

Et quand ce feroit un Royaume,  
Je voudrois bien sçavoir, dit-elle, quelle loy  
En a pour toujours fait l'oëtroiy  
A Iean fils ou nepueu de Pierre ou de Guil-  
laume,

Plustost qu'à Paul, plustost qu'à moy.  
Iean lapin allegua la coustume & l'usage.  
Ce font, dit il, leurs loix qui m'ont de ce logis  
Rendu maistre & seigneur, & qui de pere  
en fils,  
L'ont de Pierre à Simon, puis à moy Iean  
transmis.

Le premier ocupant est-ce une loy plus sage?

Or bien sans crier davantage,  
Rapportons nous, dit elle, à Raminagrobis.  
C'estoit vn chat vivant comme vn dévot  
hermite,

Vn chat faisant la chatemite,  
Vn saint homme de chat, bien fourré, gros  
& gras,

Arbitre expert sur tous les cas.

Iean Lapin pour juge l'agrée.

Les voila tous deux arrivez

Devant sa majesté fourrée.

Grippeminaud leur dit, mes enfans appro-  
chez,

Approchez; je suis sourd; les ans en font  
la cause.

L'un & l'autre approcha ne craignant nulle  
chose.

Aussi-tost qu'a portée il vid les contestans,

Grippeminaud le bon apostre

Jettant des deux costez la griffe en mesme-  
temps,

Mit les plaideurs d'accord en croquant  
l'un & l'autre.

Ceci ressemble fort aux débats qu'ont par  
fois

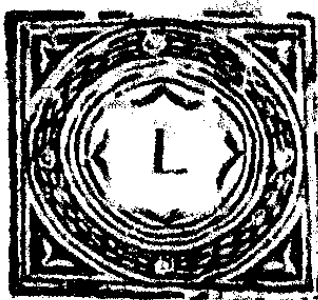
Les petits souverains se rapportans aux  
Rois.





XVI.

*La teste & la queue du Serpent.*



E Serpent a deux parties  
Du genre humain ennemies,  
Teste & queue; & toutes deux  
Ont acquis un nom fameux  
Aupres des Parques cruelles;

Si bien qu'autrefois entre elles

Il survint de grands débats

Pour le pas.

La teste avoit toujours marché devant la  
queue.

La queue au Ciel se plaignit,

Et luy dit :

Je fais mainte & mainte lieuë,

Comme il plaist à celle-cy.

Croit-elle que toujours j'en veuille user  
ainsi ?

Je suis son humble servante.

On m'a faite Dieu mercy

Sa sœur, & non sa suivante.

Toutes deux de mesme sang

Traitez-nous de mesme sorte :

Aussi bien qu'elle je porte

Un poison prompt & puissant.

Enfin voilà ma requeste :

C'est à vous de commander,

84 FABLES CHOISIES.

Qu'on me laisse précéder  
A mon tour ma sœur la teste.  
Je la conduiray si bien,  
Qu'on ne se plaindra de rien.

Le Ciel eut pour ces vœux une bonté cruel-  
le.

Souvent sa complaisance a de méchans ef-  
fets.

Il devroit estre sourd aux aveugles sou-  
haits.

Il ne le fut pas lors : & la guide nouvel-  
le ,

Qui ne voyoit au grand jour,  
Pas plus clair que dans un four,  
Donnoit tantost contre un marbre,  
Contre un passant , contre un ar-  
bre.

Droit aux ondes du Styx elle mena sa  
sœur.

Malheureux les Etats tombez dans son er-  
reur.





XV I I.

*Vn Animal dans la Lune.*



Endant qu'un Philosophe as-  
sûre,  
Que toujours par leurs sens  
les hommes sont dupez,  
Un autre Philosophe jure,  
Qu'ils ne nous ont jamais trompez.

Tous les deux ont raison; & la Philosophie  
Dit vray, quand elle dit, que les sens trom-  
peront

Tant que sur leur rapport les hommes ju-  
geront;

Mais aussi si l'on rectifie  
L'image de l'objet sur son éloignement,

Sur le milieu qui l'environne,

Sur l'organe, & sur l'instrument,

Les sens ne tromperont personne.

La nature ordonna ces choses sagement:

J'en diray quelque jour les raisons ample-  
ment.

J'apperçois le Soleil ; quelle en est la figure?

Icy bas ce grand corps n'a que trois pieds  
de tour:

Mais si je le voyois là haut dans son séjour,

Que seroit-ce à mes yeux que l'œil de la  
nature?

Sa distance me fait juger de sa grandeur;

88 FABLES CHOISIES.

Sur l'angle & les costez ma main la détermine :

L'ignorant le croit plat, j'épaissis sa rondeur :

Je le rends immobile, & la terre chemine.

Bref je déments mes yeux en toute sa machine.

Ce sens ne me nuit point par son illusion.

Mon ame en toute occasion

Développe le vray caché sous l'apparence.

Je ne suis point d'intelligence

Avecque mes regards peut-estre un peu trop prompts,

Ny mon oreille lente à m'apporter les sons.

Quand l'eau courbe un baston ma raison le redresse,

La raison décide en maistresse.

Mes yeux, moyennant ce secours,

Ne me trompent jamais en me mentant toujours.

Si

Si je crois leur rapport, erreur assez commune,

Une teste de femme est au corps de la Lune.

Y peut-elle estre ? Non. D'où vient donc cet objet ?

Quelques lieux inégaux font de loin cet effet.

La Lune nulle part n'a sa surface unie :

Montueuse en des lieux, en d'autres aplaniée,

L'ombre avec la lumière y peut tracer souvent

Un Homme, un Bœuf, un Elephant.

N'aguere l'Angleterre y vid chose pareille.

La lunette placée, un animal nouveau

Parut dans cet astre si beau ;

Et chacun de crier merveille.

Il estoit arrivé là haut un changement.

*Tome III.*

EE



90 FABLES CHOISIES.

Qui présageoit sans doute un grand événement.

Sçavoit-on si la guerre entre tant de puissances

N'en estoit point l'effet ? Le Monarque accourut :

Il favorise en Roy ces hautes connoissances.

Le Monstre dans la Lune à son tour luy parut.

C'estoit une Souris cachée entre les verres :  
Dans la lunette estoit la source de ces guerres.

On en rit : Peuple heureux , quand pourront les François

Se donner comme vous entiers à ces emplois ?

Mars nous fait recueillir d'amples moissons  
de gloire :

C'est à nos ennemis de craindre les combats,

A nous de les chercher, certains que la victoire

Amante de Loüis suivra par tout ses pas.

Ses lauriers nous rendront celebres dans l'histoire.

Mesme les filles de memoire

Ne nous ont point quitez : nous goûtons des plaisirs :

La paix fait nos souhaits, & non point nos soupirs.

Charles en sçait jouir : Il sçauroit dans la guerre

Signaler sa valeur, & mener l'Angleterre

A ces jeux qu'en repos elle void aujourd'huy.

Cependant s'il pouvoit appaiser la querelle,

Que d'encens ! Est-il rien de plus digne de luy?

92 FABLES CHOISIES.

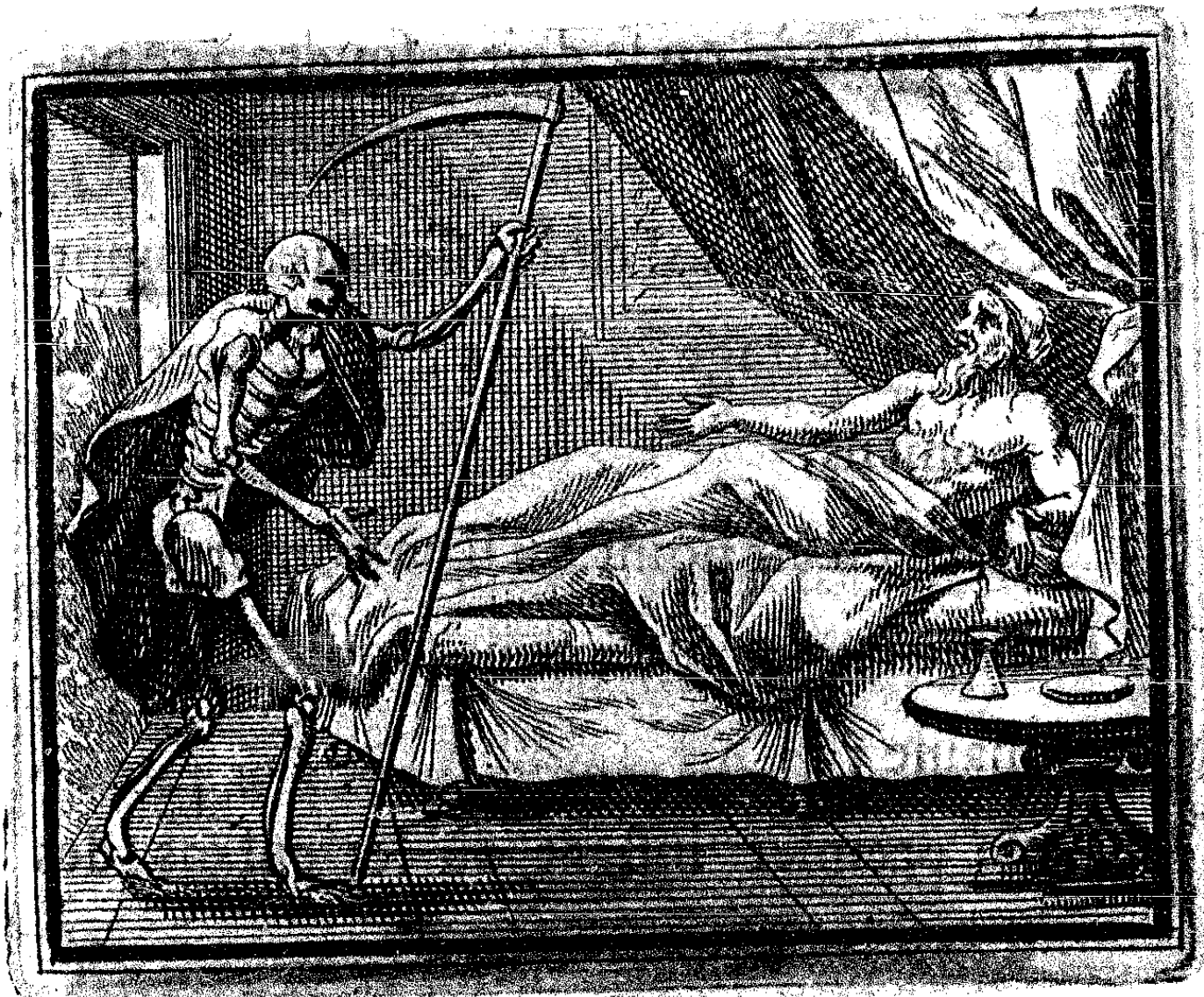
La carrière d'Auguste a-t-elle été moins  
belle

Que les fameux exploits du premier des  
Césars?

O peuple trop heureux, quand la paix vien-  
dra-t-elle

Nous rendre comme vous tout entiers aux  
beaux arts?





## LIVRE SECOND.

## FABLE I.

*La mort & le mourant.*



A mort ne surprend point le  
sage :

Il est toujours prêt à partir,  
S'étant sceuluy-mesme avertir

94 FABLES CHOIS

Du temps où l'on se doit refoudre à ce passage.

Ce temps, hélas ! embrasse tous les temps :  
Qu'on le partage en jours , en heures , en momens,

Il n'en est point qu'il ne comprenne  
Dans le fatal tribut ; tous sont de son domaine ;

Et le premier instant où les enfans des Rois

Ouvrent les yeux à la lumière,  
Est celui qui vient quelquefois  
Fermer pour toujours leur paupière.

Défendez vous par la grandeur,  
Alleguez la beauté, la vertu, la jeunesse,  
La mort ravit tout sans pudeur.

Un jour le monde entier accroîtra sa richesse.

Il n'est rien de moins ignoré,  
Et puis qu'il faut que je le die,

Rien où l'on soit moins préparé.

Un mourant qui contoît plus de cent ans  
de vie,

Se plaignoit à la mort que précipitam-  
ment

Elle le contraignoît de partir tout à l'heure,  
Sans qu'il eût fait son testament,

Sans l'avertir au moins. Est-il juste qu'on  
meure

Au pied levé? dit-il: attendez quelque peu.  
Ma femme ne veut pas que je parte sans  
elle;

Il me reste à pourvoir un arriere neveu;  
Souffrez qu'à mon logis j'ajouste encore  
une aïlle.

Que vous estes pressante, ô Deesse cruelle!  
Vieillard, luy dit la mort, je ne t'ay point  
surpris.

Tu te plains sans raison de mon impatien-  
ce.

96 FABLES CHOISIES.

Eh n'as-tu pas cent ans ? trouve-moy dans  
Paris

Deux mortels aussi vieux , trouve-m'en dix  
en France.

Je devois, ce dis-tu, te donner quelque avis

Qui te disposast à la chose :

J'aurois trouvé ton testament tout fait,

Ton petit fils pourveu, ton bastiment par-  
fait ;

Ne te donna-t-on pas des avis quand la cau-  
se

Du marcher & du mouvement,

Quand les esprits, le sentiment,

Quand tout faillit en toy ? Plus de gouft,  
plus d'oüie :

Toute chose pour toy semble estre éva-  
noüie :

Pour toy l'astre du jour prend des soins su-  
perflus :

Tu

Tu regretes des biens qui ne te touchent plus.

Je t'ay fait voir tes camarades,

Ou morts, ou mourans, ou malades.

Qu'est - ce que tout cela , qu'un avertissement ?

Allons vieillard, & sans replique;

Il n'importe à la republique

Que tu fasses ton testament.

La mort avoit raison : Je voudrois qu'à cet âge

On sortist de la vie ainsi que d'un banquet,

Remerciant son hôte, & qu'on fist son paquet;

Car de combien peut-on retarder le voyage ?

Tu murmures vieillard ; voy ces jeunes mourir,

Voy les marcher, voy les courir

Tome III.

I





98 FABLES CHOISIES.

A des morts, il est vray, glorieuses & belles,

Mais sûres cependant, & quelquefois cruelles.

J'ay beau te le crier ; mon zèle est indiscret :  
Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret.





I I.

*Le Savetier & le Financier.*

N Savetier chantoit du matin  
 jusqu'au soir:  
 C'estoit merveilles de le voir,  
 Merveilles de l'oüir: il faisoit des passages,  
 Plus content qu'aucun des sept sages.

I ij

100 FABLES CHOISIES.

Son voisin au contraire, étant tout coufu  
d'or,

Chantoit peu, dormoit moins encor.

C'estoit un homme de finance.

Si sur le point du jour parfois il sommeil-  
loit,

Le Savetier alors en chantant l'éveilloit,

Et le Financier se plaignoit,

Que les soins de la Providence

N'eussent pas au marché fait vendre le dor-  
mir,

Comme le manger & le boire.

En son hostel il fait venir

Le chanteur, & luy dit : Or ça, sire Gre-  
goire,

Que gagnez-vous par an ? par an ? ma foy  
Monsieur,

Dit avec un ton de rieur

Le gaillard Savetier, ce n'est point ma ma-  
niere

De compter de la forte; & je n'entasse guere

Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin

J'attrape le bout de l'année :

Chaque jour amene son pain.

Et bien que gagnez-vous , dites-moy, par  
journée ?

Tantost plus, tantost moins : le mal est que  
toujours ;

( Et sans cela nos gains seroient assez hon-  
nestes , )

Le mal est que dans l'an s'entremellent des  
jours

Qu'il faut chômer ; on nous ruine en Fêtes.

L'une fait tort à l'autre ; & Monsieur le  
Curé,

De quelque nouveau Saint charge tou-  
jours son prône.

Le Financier riant de sa naïveté ,

Luy dit : Je vous veux mettre aujourd'huy  
sur le trône.

102 FABLES CHOISIES.

Prenez ces cent écus : gardez les avec soin,

Pour vous en servir au besoin.

Le Savetier crut voir tout l'argent que la  
terre

Avoit depuis plus de cent ans

Produit pour l'usage des gens.

Il retourne chez luy : dans sa cave il enferme

L'argent & sa joye à la fois.

Plus de chant ; il perdit la voix

Du moment qu'il gagna ce qui cause nos  
peines.

Le sommeil quitta son logis,

Il eut pour hostes les soucis,

Les soupçons, les alarmes vaines.

Tout le jour il avoit l'œil au guet ; Et la nuit,

Si quelque chat faisoit du bruit,

Le chat prenoit l'argent : A la fin le pauvre  
homme

S'en courut chez celui qu'il ne réveillait  
plus.

Rendez-moy, luy dit-il, mes chansons &  
mon somme,

Et reprenez vos cent écus.





III.

*Le Lion, le Loup & le Renard.*



N Lion décrepit, goutteux,  
n'en pouvant plus,

Vouloit que l'on trouvât re-  
mede à la vieillesse:

Alleguer l'impossible aux Rois, c'est un  
abus.

Celuy cy parmy chaque espece  
Manda des Medecins ; il en est de tous  
arts :

Medecins au Lion viennent de toutes parts ;  
De tous costez luy vient des donneurs de  
receptes.

Dans les visites qui sont faites  
Le Renard se dispense , & se tient clos &  
coy.

Le Loup en fait la cour , daube au coucher  
du Roy

Son camarade absent ; le Prince tout à l'heu-  
re

Veut qu'on aille enfumer Renard dans sa  
demeure ,

Qu'on le fasse venir. Il vient, est présenté ;  
Et sçachant que le Loup luy faisoit cette  
affaire :

Je crains , Sire , dit-il , qu'un rapport peu  
sincere,



106 FABLES CHOISIES.

Ne m'ait à mépris imputé  
D'avoir différé cet hommage;  
Mais j'estois en pelerinage;  
Et m'acquitois d'un vœu fait pour vostre  
fanté.

Mesme j'ay veu dans mon voyage  
Gens experts & sçavans ; leur ay dit la lan-  
gueur  
Dont vostre Majesté craint à bon droit la  
suite :

Vous ne manquez que de chaleur:  
Le long âge en vous l'a détruite:  
D'un Loup écorché vif appliquez-vous la  
peau

Toute chaude & toute fumante;  
Le secret sans doute en est beau  
Pour la nature défaillante.

Messire Loup vous servira,  
S'il vous plaist, de robe de chambre.  
Le Roy goûte cet avis-là:

On écorche, on taille , on démembre  
Messire Loup. Le Monarque en soupa;  
Et de sa peau s'envelopa ;

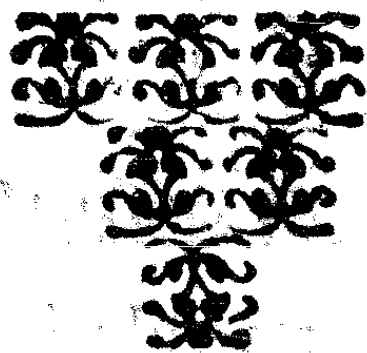
Messieurs les courtisans, cessez de vous dé-  
truire :

Faites si vous pouvez vostre cour sans vous  
nuire.

Le mal se rend chez-vous au quadruple du  
bien.

Les daubeurs ont leur tour, d'une ou d'au-  
tre maniere :

Vous estes dans une carriere  
Où l'on ne se pardonne rien.





IV.

*Le pouvoir des Fables.*

A MONSIEUR DE BARILLON.



A qualité d'Ambassadeur  
Peut-elle s'abaisser à des con-  
tes vulgaires ?

Vous puis je offrir mes vers & leurs gra-  
ces legeres ?

S'ils osent quelquefois prendre un air de  
grandeur,

Seront-ils point traités par vous de teme-  
raires ?

Vous avez bien d'autres affaires

A démêler que les débats

Du Lapin & de la Belette :

Lisez-les, ne les lisez pas ;

Mais empêchez qu'on ne nous mette

Toute l'Europe sur les bras.

Que de mille endroits de la terre

Il nous vienne des ennemis,

J'y consens ; mais que l'Angleterre

Veuille que nos deux Rois se lassent d'être  
amis,

J'ay peine à digérer la chose.

N'est-il point encor temps que Louis se  
repose ?

Quel autre Hercule enfin ne se trouveroit  
las

210 FABLES CHOISIES.

De combattre cette Hydre? & faut-il qu'elle  
le oppose

Une nouvelle teste aux efforts de son bras ?

Si vostre esprit plein de souplesse,

Par eloquence, & par adresse,

Peut adoucir les cœurs, & détourner ce  
coup,

Je vous sacrifieray cent moutons ; c'est  
beaucoup

Pour un habitant du Parnasse.

Cependant faites-moy la grace

De prendre en don ce peu d'encens.

Prenez en gré mes vœux ardens,

Et le recit en vers, qu'icy je vous dedie.

Son sujet vous convient; je n'en diray pas  
plus :

Sur les Eloges que l'envie

Doit avouer qui vous font deus,

Vous ne voulez pas qu'on appuye.

Dans Athene autrefois peuple vain & léger,

Un Orateur voyant sa patrie en danger,  
Courut à la Tribune ; & d'un art tyrannique,

Voulant forcer les cœurs dans une république,

Il parla fortement sur le commun salut.

On ne l'écoutoit pas : l'Orateur recourut

A ces figures violentes,

Qui savent exciter les âmes les plus lentes.

Il fit parler les morts, tonna, dit ce qu'il put.

Le vent emporta tout ; personne ne s'émut.

L'animal aux testes frivoles

Estant fait à ces traits, ne daignoit l'écouter.

Tous regardoient ailleurs : il en vid s'arrêter

112 FABLES CHOISIES.

A des combats d'enfans, & point à ses paroles.

Que fit le harangueur ? Il prit un autre tour.

Cères, commença-t-il, faisoit voyage un tour

Avec l'Anguille & l'Hirondelle:

Un fleuve les arreste ; & l'Anguille en nageant,

Comme l'Hirondelle en volant,  
Le traversa bien-tôt. L'assemblée à l'instant

Cria tout d'une voix : Et Cères, que fit-elle ?

Ce qu'elle fit ? un prompt courroux  
L'anima d'abord contre-vous.

Quoy, de contes d'enfans son peuple s'embarasse !

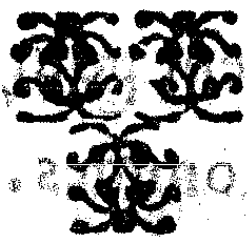
Et du peril qui le menace  
Luy seul entre les Grecs il neglige l'effet !  
Que

Que ne demandez - vous ce que Philippe  
fait ?

A ce reproche l'assemblée  
Par l'Apologue réveillée  
Se donne entière à l'Orateur :

Un trait de Fable en eut l'honneur.  
Nous sommes tous d'Athènes en ce point ;  
& moy - même,  
Au moment que je fais cette moralité,  
Si peau d'âne m'estoit conté,  
J'y prendrois un plaisir extrême,  
Le monde est vieux, dit - on, je le crois, ce-  
pendant

Il le faut amuser encor comme un enfant.







V.

*L'Homme & la Puce.*



Ar des vœux importuns nous  
fatiguons les Dieux:

Souvent pour des sujets mesme  
indignes des hommes.

Il semble que le Ciel sur tous tant que nous  
sommes

Soit obligé d'avoir incessamment les yeux,  
 Et que le plus petit de la race mortelle,  
 A chaque pas qu'il fait, à chaque bagatel-  
 le,

Doive intriguer l'Olympe & tous ses ci-  
 toyens,

Comme s'il s'agissoit des Grecs & des  
 Troyens.

Un sot par une puce eut l'épaule mor-  
 duë.

Dans les plis de ses draps elle alla se lo-  
 ger.

Hercule, ce dit-il, tu devois bien purger  
 La terre de cette Hydre au Printemps re-  
 venuë.

Que fais-tu Jupiter, que du haut de la  
 nuë

Tu n'en perdes la race afin de me venger ?

Pour tuer une puce il vouloit obliger

116 FABLES CHOISIES.

Ces Dieux à luy prester leur foudre & leur  
massuë.





## V I.

*Les Femmes & le Secret.*

I'en ne pese tant qu'un secret:

Le porter loin est difficile aux

Dames:

Et je sçais mesme sur ce fait !

118 FABLES CHOISIES.

Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

Pour éprouver la sienne un mari s'écria  
La nuit étant près d'elle : ô dieux ! qu'est-  
ce cela ?

Je n'en puis plus ; on me déchire ;  
Quoy j'accouche d'un œuf ! d'un œuf ?  
oïïy , le voila

Frais & nouveau pondu : gardez bien de le  
dire :

On m'appelleroit poule. Enfin n'en parlez  
pas.

La femme neuve sur ce cas,  
Ainsi que sur mainte autre affaire,  
Crut la chose , & promit ses grands dieux  
de se taire.

Mais ce ferment s'évanoüit  
Avec les ombres de la nuit.  
L'épouse indiscrete & peu fine,

Sort du lit quand le jour fut à peine levé :

Et de courir chez sa voisine.

Ma commere, dit-elle, un cas est arrivé :

N'en dites rien sur tout, car vous me feriez  
battre.

Mon mary vient de pondre un œuf gros  
comme quatre.

Au nom de Dieu gardez-vous bien

D'aller publier ce mystere.

Vous moquez-vous ? dit l'autre : Ah, vous  
ne sçavez guere

Quelle je suis. Allez, ne craignez rien.

La femme du pondeur s'en retourne chez  
elle.

L'autre grille déjà de conter la nouvelle :

Elle va la répandre en plus de dix endroits.

Au lieu d'un œuf elle en dit trois.

Cen'est pas encor tout, car une autre com-  
mere

En dit quatre, & raconte à l'oreille le fait,

120 FABLES CHOISIES.

Precaution peu neceffaire,

Car ce n'estoit plus un secret.

Comme le nombre d'œufs, grace à la re-  
nommée,

De bouche en bouche alloit croissant,

Avant la fin de la journée

Ils se montoient à plus d'un cent.







## V I L.

*Le Chien qui porte à son cou le disné  
de son Maître.*



Ous n'avons pas les yeux à l'é-  
preuve des belles,

Ny les mains à celle de

l'or :

Peu de gens gardent un tresor  
*Tome III.*

L



122 FABLES CHOISIES.

Avec des soins assez fidelles.

Certain Chien qui portoit la pitance au logis,

S'estoit fait un collier du disné de son maître.

Il estoit temperant plus qu'il n'eût voulu l'estre,

Quand il voyoit un mets exquis :

Mais enfin il l'estoit ; & tous tant que nous sommes

Nous nous laissons tenter à l'approche des biens.

Chose estrange ! on apprend la temperance aux chiens,

Et l'on ne peut l'apprendre aux hommes.

Ce Chien-cy donc estant de la sorte atourné,

Un mastin passe, & veut luy prendre le disné,

Il n'en eut pas toute la joye  
Qu'il esperoit d'abord : Le Chien mit bas  
la proye,  
Pour la défendre mieux , n'en estant plus  
chargé.

Grand combat: D'autres Chiens arri-  
vent.

Ils estoient de ceux-là qui vivent  
Sur le public, en craignant peu les coups.  
Nostre Chien se voyant trop foible con-  
tre eux tous,

Et que la chair couroit un danger mani-  
feste,

Voulut avoir sa part ; Et luy sage : il leur  
dit :

Point de courroux , Messieurs , mon opin-  
me suffit :

Faites vostre profit du reste.  
A ces mots le premier il vous hape un mor-  
ceau.

124 FABLES CHOISIES.

Et chacun de tirer, le mastin, la canaille ;

A qui mieux mieux ; ils firent tous ripail-  
le ;

Chacun d'eux eut part au gasteau.

Je crois voir en cecy l'image d'une Vil-  
le,

Où l'on met les deniers à la mercy des  
gens.

Echevins, Prevost des Marchands,

Tout fait sa main : le plus habile

Donne aux autres l'exemple ; Et c'est un  
passe-temps

De leur voir nettoyer un monceau de pif-  
toles.

Si quelque scrupuleux par des raisons fri-  
voles

Veut défendre l'argent, & dit le moindre  
mot ;

On luy fait voir qu'il est un sot.  
Il n'a pas de peine à se rendre:  
C'est bien - tost le premier à prendre.





VIII.

*Le Rieur & les Poissons.*



N cherche les Rieurs ; & moy  
je les évite.

Cet art veut sur tout autre un  
suprême mérite.

Dieu ne crea que pour les fots,

Les méchans diseurs de bons mots.

J'en vais peut-estre en une Fable

Introduire un; peut-estre aussi

Que quelqu'un trouvera que j'auray reus-  
si.

Un rieur estoit à la table

D'un Financier; & n'avoit en son coin

Que de petits poissons; tous les gros  
estoient loin.

Il prend donc les menus, puis leur parle à  
l'oreille,

Et puis il feint à la pareille,

D'écouter leur réponse. On demeura sur-  
pris :

Cela suspendit les esprits.

Le Rieur alors d'un ton sage

Dit qu'il craignoit qu'un sien amy

Pour les grandes Indes party,

N'eust depuis un an fait naufrage.

L ilij

128 FABLES CHOISIES.

Il s'en informoit donc à ce menu fretin:

Mais tous luy répondoient qu'ils n'étoient  
pas d'un âge

A sçavoir au vray son destin;

Les gros en sçauroient davantage.

N'en puis-je donc, Messieurs, un gros in-  
terroger?

De dire si la compagnie

Prit goust à sa plaisanterie,

J'en doute; mais enfin, il les sceut enga-  
ger

A luy servir d'un monstre assez vieux pour  
luy dire

Tous les noms des chercheurs de mondes  
inconnus

Qui n'en estoient pas revenus,

Et que depuis cent ans sous l'abyssme  
avoient veus

Les anciens du vaste empire.



## IX.

*Le Rat & l'Huitre.*

N Rat hôte d'un champ, Rat  
de peu de cervelle,  
Des Lares paternels un jour se  
trouva fou.

Il laisse-là le champ, le grain, & la javelle,



Va courir le païs, abandonne son trou.

Si-tost qu'il fut hors de la case,

Que le monde, dit-il, est grand & spacieux!

Voilà les Apennins, & voicy le Caucaïse :

La moindre Taupinée étoit mont à ses  
yeux.

Au bout de quelques jours le voyageur ar-  
rive

En un certain canton où Thetis sur la ri-  
ve

Avoit laissé mainte Huitre ; & nostre Rat  
d'abord

Crût voir en les voyant des vaisseaux de  
haut bord.

Certes, dit-il, mon pere estoit un pauvre  
fire :

Il n'osoit voyager , craintif au dernier  
point :

Pour moy, j'ay déjà veu le maritime em-  
pire :

J'ay passé les deserts, mais nous n'y bûmes point.

D'un certain magister le Rat tenoit ces choses,

Et les disoit à travers champs;

N'estant pas de ces Rats qui les livres rong-  
geans

Se font scavans jusques aux dents.

Parmy tant d'Huitres toutes closes,

Une s'estoit ouverte, & bâillant au So-  
leil,

Par un doux Zephir réjoüie,

Humoit l'air, respiroit, estoit épanoüie,

Blanche, grasse, & d'un goust à la voir nom-  
pareil.

D'aussi loin que le Rat voit cette Huitre qui  
bâille,

Qu'apperçois-je ? dit il, c'est quelque vic-  
tuaille ;

132 FABLES CHOISIES.

Et si je ne me trompe à la couleur du mets,  
Je dois faire aujourd'huy bonne chere, ou  
jamais.

Là-dessus maître Rat plein de belle es-  
perance,

Approche de l'écaille, allonge un peu le  
cou,

Se sent pris comme aux lacs; car l'Huitre  
tout d'un coup

Se referme, & voilà ce que fait l'ignorance.

Cette Fable contient plus d'un enseigne-  
ment.

Nous y voyons premierement;

Que ceux qui n'ont du monde aucune ex-  
perience

Sont aux moindres objets frappez d'éton-  
nement:

Et puis nous y pouvons apprendre,  
Que tel est pris qui croyoit prendre.





X.

*L'Ours & l'Amateur des Jardins*



Ertain Ours montagnard, Ours  
à demi leché,  
Confiné par le sort dans un bois  
solitaire,

Nouveau Bellerophon vivoit seul & caché:  
Il fust devenu fou ; la raison d'ordinaire

N'habite pas <sup>longtemps</sup> toujours chez les gens fe-  
questrez :

Il est bon de parler, & meilleur de se taire,  
Mais tous deux sont mauvais alors qu'ils  
sont outrez.

Nul animal n'avoit affaire  
Dans les lieux que l'Ours habitoit;  
Si bien que tout Ours qu'il estoit  
Il vint à s'ennuyer de cette triste vie.  
Pendant qu'il se livroit à la mélancho-  
lie,

Non loin de là certain vieillard  
S'ennuyoit aussi de sa part.  
Il aimoit les jardins, estoit Prestre de Flore,  
Il l'estoit de Pomone encore;  
Ces deux emplois sont beaux; Mais je vou-  
drois parmy  
Quelque doux & discret amy.

Les jardins parlent peu; si ce n'est dans  
mon livre;

De façon que lassé de vivre  
 Avec des gens muets nostre homme un  
 beau matin  
 Va chercher compagnie , & se met en cam-  
 pagne.

L'Ours porté d'un mesme dessein  
 Venoit de quitter sa montagne:  
 Tous deux par un cas surprenant  
 Se rencontrent en un tournant.  
 L'homme eut peur : mais comment esqui-  
 ver ; & que faire ?  
 Se tirer en Gascon d'une semblable affai-  
 re

Est le mieux : Il sceut donc dissimuler sa  
 peur.

L'Ours tres-mauvais complimenteur  
 Luy dit ; Vien-t'en me voir. L'autre reprit,  
 Seigneur,  
 Vous voyez mon logis ; si vous me vouliez  
 faire

Tant

Tant d'honneur que d'y prendre un cham-  
pestre repas,

J'ay des fruits, j'ay du lait : Ce n'est peut-  
estre pas

De Nosseigneurs les Ours le manger ordi-  
naire ;

Mais j'offre ce que j'ay. L'Ours l'accepte ;  
& d'aller.

Les voila bons amis avant que d'arriver.

Arrivez, les voila , se trouvant bien en-  
semble ;

Et bien qu'on soit à ce qu'il semble

Beaucoup mieux seul qu'avec des  
fots ,

Comme l'Ours en un jour ne disoit pas  
deux mots

L'homme pouvoit fans bruit vaquer à son  
ouvrage.

L'Ours alloit à la chasse , apportoit du gi-  
bier ,

*Tome III.*

M



138 FABLES CHOISIES.

Faisoit son principal mestier  
D'estre bon émoucheur, écartoit du visage

De son amy dormant, ce parasite aîlé,

Que nous avons mouche appelé.

Un jour que le vieillard dormoit d'un profond somme,

Sur le bout de son nez une allant se placer

Mit l'Ours au desespoir, il eut beau la chasser.

Je t'attraperay bien, dit-il. Et voicy comme.

Aussi-tost fait que dit; le fidele émoucheur

Vous empoigne un pavé, le lance avec roideur,

Casse la teste à l'homme en écrasant la mouche,

Et non moins bon archer que mauvais raisonneur.

Roide mort étendu sur la place il le couche.

Rien n'est si dangereux qu'un ignorant amy ;

Mieux vaudroit un sage ennemy.





## X I.

*Les deux Amis.*

Eux vrais amis vivoient au Monomotapa :

L'un ne possédoit rien qui n'appartint à l'autre :

Les amis de ce pays-là

Valent bien dit-on ceux du nostre.

Une nuit que chacun s'occupoit au fom-  
meil,

Et mettoit à profit l'absence du Soleil,

Un de nos deux amis sort du lit en alarme :

Il court chez son intime, éveille les valets :

Morphée avoit touché le seuil de ce pa-  
lais.

L'amy couché s'estonne, il prend sa bourse,  
il s'arme;

Vient trouver l'autre, & dit ; Il vous arrive  
peu

De courir quand on dort ; vous me paroif-  
siez homme

A mieux user du temps destiné pour le  
fomme :

N'auriez-vous point perdu tout vostre ar-  
gent au jeu ?

En voicy : s'il vous est venu quelque que-  
relle,

142 FABLES CHOISIES.

J'ay mon épée, allons: Vous ennuyez-vous  
point

De coucher toujours seul? une esclave assez  
belle

Estoit à mes costez, voulez-vous qu'on  
l'appelle?

Non, dit l'amy, ce n'est ny l'un ny l'autre  
point:

Je vous rend grace de ce zele.

Vous m'estes en dormant un peu triste ap-  
paru;

J'ay craint qu'il ne fust vray, je suis viste  
accouru.

Ce maudit songe en est la cause.

Qui d'eux aimoit le mieux, que t'en semble  
Lecteur?

Cette difficulté vaut bien qu'on la propose.

Qu'un amy veritable est une douce chose.

Il cherche vos besoins au fond de vostre  
cœur;

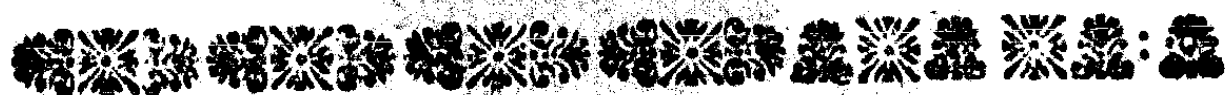
Il vous épargne la pudeur

De les luy découvrir vous-mesme.

Une <sup>Songe</sup> ombre, un rien, tout luy fait  
peur

Quand il s'agit de ce qu'il aime,





X I I.

*Le Cochon, la Chevre & le Mouton.*



Ne Chevre, un Mouton, avec  
un Cochon gras,  
Montez sur mesme char s'en  
alloient à la foire:

Leur divertissement ne les y portoit pas;

On

On s'en alloit les vendre, à ce que dit l'hif-  
toire :

Le Charton n'avoit pas deffein  
De les mener voir Tabarin.

Dom pourceau crioit en chemin,  
Comme s'il avoit eu cent Bouchers à ses  
trouffes.

C'estoit une clameur à rendre les gens  
sourds :

Les autres animaux , creatures plus dou-  
ces ,

Bonnes gens, s'estonnoient qu'il criaft au  
secours ;

Ils ne voyoient nul mal à craindre.

Le Charton dit au Porc, qu'as-tu tant à te  
plaindre ?

Tu nous étourdis tous , que ne te tiens-  
tu coy ?

Ces deux personnes - cy plus honnestes  
que toy ,

*Tome II.*

N



146 FABLES CHOISIES.

Devroient t'apprendre à vivre, ou du moins à te taire.

Regarde ce Mouton ; A-t-il dit un seul mot ?

Il est sage. Il est un sot,

Repartit le Cochon : s'il sçavoit son affaire,  
Il crieroit comme moy du haut de son goz-  
zier,

Et cette autre personne honneste  
Crierait tout du haut de sa teste.

Ils pensent qu'on les veut seulement dé-  
charger,

La Chevre de son lait, le Mouton de sa lai-  
ne.

Je ne sçay pas s'ils ont raison ;  
Mais quant à moy qui ne suis bon  
Qu'à manger, ma mort est certaine.  
Adieu mon toit & ma maison.

Dom Pourceau raisonnoit en subtil per-  
sonnage :

Mais que luy servoit-il? quand le mal est  
certain,

La plainte ny la peur ne changent le  
destin;

Et le moins prévoiant est toujours le plus  
sage.





XIII.

*Tircis & Amarante.*

*Pour Mademoiselle de Sillery.*

**J**'Avois Esope quitté  
Pour estre tout à Bocace:  
Mais une divinité  
Veut revoir sur le Parnasse

Des Fables de ma façon ;  
Or d'aller luy dire, Non,  
Sans quelque valable excuse,  
Ce n'est pas comme on en use  
Avec des Divinitez,  
Sur tout quand ce sont de celles  
Que la qualité de belles  
Fait Reines des volontez.  
Car afin que l'on le sçache  
C'est Sillery qui s'attache  
A vouloir que de nouveau  
Sire Loup, Sire Corbeau  
Chez moy se parlent en rime.  
Qui dit Sillery, dit tout ;  
Peu de gens en leur estime  
Luy refusent le haut bout ;  
Comment le pourroit-on faire ?  
Pour venir à nostre affaire,  
Mes contes à son avis  
Sont obscurs ; Les beaux esprits

150 FABLES CHOISIES.

N'entendent pas toute chose:

Faisons donc quelques recits

Qu'elle déchifre sans glose.

Amenons des Bergers & puis nous rime-  
rons

Ce que disent entre eux les Loups & les  
Moutons.

Tircis disoit un jour à la jeune Amaran-  
the;

Ah! si vous connoissiez comme moy cer-  
tain mal

Qui nous plaist & qui nous enchan-  
te!

Il n'est bien sous le Ciel qui vous parust  
égal:

Souffrez qu'on vous le communi-  
que;

Croyez-moy; n'ayez point de peur;  
Voudrois-je vous tromper, vous pour qui  
je me pique

Des plus doux sentimens que puisse avoir  
un cœur?

Amaranthe aussi-tost replique;  
Comment l'appellez-vous ce mal? quel est  
son nom?

L'amour. Ce mot est beau: Dites-moy  
quelques marques

A quoy-je le pourray connoistre: que sent-  
on?

Des peines près de qui le plaisir des Me-  
narques

Est ennuyeux & fade: on s'oublie, on se  
plaist

Toute seule en une forest.

Se mire-t-on près un rivage?

Ce n'est pas foy qu'on void, on ne void  
qu'une image

Qui sans cesse revient & qui fuit en tous  
lieux:

Pour tout le reste on est sans yeux.

N iij

112 FABLES CHOISIES.

Il est un Berger de village  
Dont l'abord, dont la voix, dont le nom  
fait rougir :

On soupire à son souvenir :

On ne sçait pas pourquoi ; cependant on  
soupire ;

On a peur de le voir encor qu'on le desi-  
re.

Amaranthe dit à l'instant

Oh ! oh ! c'est là ce mal que vous me prê-  
chez tant ?

Il ne m'est pas nouveau : je pense le connoi-  
tre.

Tircis à son but croyoit estre ,  
Quand la belle ajouta, Voila tout juste-  
ment

Ce que je sens pour Clidamant.  
L'autre pensa mourir de dépit & de hon-  
te.

Il est force gens comme luy

Qui prétendent n'agir que pour leur propre  
compte,

Et qui font le marché d'autrui.







X I V.

*Les Obseques de la Lionne.*



A femme du Lion mourut:  
Aussi-tost chacun accourut  
Pour s'aquiter envers le Prince  
De certains complimens de consolation,  
Qui sont surcroît d'affliction.

Il fit avertir sa Province,  
Que les obseques se feroient  
Un tel jour, en tel lieu ; ses Prevosts y feroient

Pour regler la ceremonie,  
Et pour placer la compagnie.

Jugez si chacun s'y trouva.

Le Prince aux cris s'abandonna,

Et tout son antre en résonna.

Les Lions n'ont point d'autre temple.

On entendit à son exemple

Rugir en leurs patois Messieurs les Courtisans.

Je definis la cour un païs où les gens

Tristes , gais , prests à tout , à tout indifférens,

Sont ce qu'il plaist au Prince , ou s'ils ne peuvent l'estre,

Taschent au moins de le parêtrer,

156 FABLES CHOISIES.

Peuple caméléon , peuple singe du maître ;

On diroit qu'un esprit anime mille corps ;  
C'est bien là que les gens sont de simples ressorts.

Pour revenir à nostre affaire  
Le Cerf ne pleura point, comment eust-il  
pû faire ?

Cette mort le vengeoit ; la Reine avoit ja-  
dis

Etranglé sa femme & son fils.  
Bref il ne pleura point. Un flatteur l'alla di-  
re,

Et soutint qu'il l'avoit veu rire.

La colere du Roy , comme dit Salomon,  
Est terrible , & sur tout celle du Roy  
Lion :

Mais ce Cerf n'avoit pas accoustumé de  
lire.

Le Monarque luy dit, Chetif hôte des  
bois

Tu ris , tu ne suis pas ces gemissantes  
voix.

Nous n'appliquerons point sur tes mem-  
bres profanes

Nos sacrez ongles ; venez Loups,

Vengez la Reine, immolez tous

Ce traistre à ses augustes manes.

Le Cerf reprit alors : Sire , le temps de  
pleurs

Est passé ; la douleur est icy superfluë.

Vostre digne moitié couchée entre des  
fleurs,

Tout près d'icy m'est apparüë ;

Et je l'ay d'abord reconnuë.

Amy, m'a-t-elle dit, garde que ce con-  
voy ,

158 FABLES CHOISIES.

Quand je vais chez les Dieux, ne t'oblige à  
des larmes.

Aux champs Elisiens j'ay goûté mille char-  
mes,

Conversant avec ceux qui sont saints com-  
me moy.

Laisse agir quelque-temps le desespoir du  
Roy.

J'y prens plaisir. A peine on eut ouï la  
chose,

Qu'on se mit à crier, Miracle, apotheo-  
se.

Le Cerf eut un present, bien loin d'estre  
puny.

Amusez les Rois par des son-  
ges,

Flatez-les, payez-les d'agreables menfon-  
ges,

Quelque indignation dont leur cœur soit  
remply,

Ils goberont l'appast, vous ferez leur amy.





XV.

*Le Rat & l'Eléphant.*



E croire un personnage, est  
fort commun en France.  
On y fait l'homme d'im-  
portance,

Et

Et l'on n'est souvent qu'un Bourgeois:

C'est proprement le mal François.  
La sotte vanité nous est particulière.  
Les Espagnols sont vains, mais d'une autre  
manière.

Leur orgueil me semble en un mot  
Beaucoup plus fou, mais pas si sot.

Donnons quelque image du nôtre  
Qui sans doute en vaut bien un autre.

Un Rat des plus petits voyoit un Elephant

Des plus gros, & railloit le marcher un peu  
lent

De la beste de haut parage,  
Qui marchoit à gros équipage.

Sur l'animal à triple étage  
Une Sultane de renom,

Son Chien, son Chat, & sa Guenon,

*Tome III.*





162 FABLES CHOISIES.

Son Perroquet, sa vieille, & toute sa maison,  
S'en alloit en pelerinage.

Le Rat s'estonnoit que les gens  
Fussent touchez de voir cette pesante  
masse :

Comme si d'occuper ou plus ou moins de  
place,

Nous rendoit, disoit-il, plus ou moins importants.

Mais qu'admirez-vous tant en luy vous autres hommes ?

Seroit-ce ce grand corps, qui fait peur aux  
enfans ?

Nous ne nous prions pas, tout petits que  
nous sommes,

D'un grain moins que les Elephans.

Il en auroit dit davantage ;

Mais le Chat sortant de sa cage,

Luy fit voir en moins d'un instant  
Qu'un Rat n'est pas un Elephant.





X V.

*L'Horoscope.*



N rencontre sa destinée  
Souvent par des chemins qu'on  
prend pour l'éviter.

Un pere eut pour toute lignée

Un fils qu'il aimait trop, jusques à consul-  
ter

Sur le sort de sa geniture,

Les diseurs de bonne aventure.

Un de ces gens luy dit, que des Lions sur  
tout

Il éloignast l'enfant jusques à certain âge ;

Jusqu'à vingt ans, point davantage.

Le pere pour venir à bout

D'une précaution sur qui rouloit la vie

De celuy qu'il aimoit, défendit que ja-  
mais

On luy laissast passer le seuil de son Palais.

Il pouvoit sans sortir contenter son envie,

Avec ses compagnons tout le jour badiner,

Sauter, courir, se promener.

Quand il fut en l'âge où la chasse

Plait le plus aux jeunes esprits,

Cet exercice avec mépris

166 FABLES CHOISIES.

Luy fut dépeint : mais quoy qu'on  
fasse,

Propos, conseil, enseignement,

Rien ne change un temperament.

Le jeune homme inquiet, ardent, plein de  
courage,

A peine se sentit des bouillons d'un tel âge,

Qu'il soupira pour ce plaisir.

Plus l'obstacle estoit grand, plus fort fut le  
desir.

Il sçavoit le sujet des fatales défenses;

Et comme ce logis plein de magnificen-  
ces,

Abondoit par tout en tableaux,

Et que la laine & les pinceaux

Traçoient de tous costez chasses & païssa-  
ges,

En cet endroit des animaux,

En cet autre des personnages,

Le jeune homme s'émeut voyant peint un  
Lion.

Ah ! monstre, cria-t-il, c'est toy qui me fais  
vivre

Dans l'ombre & dans les fers. A ces mots  
il se livre

Aux transports violens de l'indignation ;  
Porte le poing sur l'innocente beste.

Sous la tapisserie un clou se rencontra.

Ce clou le blesse ; il penetra  
Jusqu'aux ressorts de l'ame ; & cette chere  
teste

Pour qui l'art d'Esculape en vain fit ce qu'il  
put,

Deut sa perte à ces soins qu'on prit pour  
son salut.

Mesme precaution nuit au Poëte, Æschile.

Quelque Devin le menaça, dit-on,  
De la cheute d'une maison.

Aussi-tost il quita la ville,

168 FABLES CHOISIES.

Mit son lit en plein champ, loin des toits,  
sous les Cieux.

Un Aigle qui portoit en l'air une Tortuë,  
Passa par là, vid l'homme, & sur sa teste  
nuë,

Qui parut un morceau de rocher à ses yeux,  
Estant de cheveux dépourveuë,

Laisa tomber sa proye, afin de la casser :

Le pauvre *Æschile* ainsi sceut ses jours a-  
vancer.

De ces exemples il resulte,

Que cet art, s'il est vray, fait tomber dans  
les maux,

Que craint celuy qui le consulte;

Mais je l'en justifie, & maintiens qu'il est  
faux.

Je ne crois point que la nature

Se soit lié les mains, & nous les lie encor,

Jusqu'au point de marquer dans les Cieux  
nostre fort.

Il dépend d'une conjoncture

De lieux, de personnes, de temps;

Non des conjonctions de tous ces charla-  
tans.

Ce Berger & ce Roy sont sous mesme Pla-  
nete;

L'un d'eux porte le sceptre & l'autre la hou-  
lete:

Jupiter le vouloit ainsi.

Qu'est-ce que Jupiter? un corps sans con-  
noissance.

D'où vient donc que son influence  
Agit differemment sur ces deux hommes-  
cy?

Puis comment penetrer jusques à nostre  
monde?

Comment percer des airs la campagne pro-  
fonde?

Percer Mars, le Soleil, & des vuides sans  
fin?



170 FABLES CHOISIES.

Un atome la peut détourner en chemin:

Où l'iront retrouver les faiseurs d'Horoscope?

I'état où nous voyons l'Europe,

Merite que du moins quelqu'un d'eux l'ait  
préveu;

Que ne l'a-t-il donc dit? mais nul d'eux ne  
l'a sceu.

L'immense éloignement, le point, & la vi-  
tesse,

Celle aussi de nos passions,

Permettent-ils à leur foiblesse

De suivre pas à pas toutes nos actions?

Nostre sort en dépend: sa course entresui-  
vie,

Ne va non plus que nous jamais d'un mes-  
me pas;

Et ces gens veulent au compas,

Tracer le cours de nostre vie!

Il ne se faut point arrester

Aux deux faits ambigus que je viens de  
conter.

Ce fils par trop chery, ny le bon homme  
Æschile

N'y font rien. Tout aveugle & menteur  
qu'est cet art, .

Il peut frapper au but une fois entre mille;  
Ce sont des effets du hazard.





X V I I.

*L'Asne & le Chien.*



L se faut entr'ayder; c'est la loy  
de nature :

L'Asne un jour pourtant  
s'en moqua :

Et ne sçais comme il y manqua;

Car il est bonne creature.

Il alloit par pays accompagné du Chien,  
Gravement, fans songer à rien,  
Tous deux suivis d'un commun maître.  
Ce maître s'endormit : l'Asne se mit à paître :

Il estoit alors dans un pré,  
Dont l'herbe estoit fort à son gré.  
Point de chardons pourtant ; il s'en passa  
pour l'heure :

Il ne faut pas toujours estre si délicat ;  
Et faute de servir ce plat  
Rarement un festin demeure.  
Nostre Baudet s'en sceut enfin  
Passer pour cette fois. Le Chien mourant  
de faim

Luy dit : cher compagnon , baïsse-toy , je  
te prie ;  
Je prendray mon disné dans le panier au  
pain.

174 FABLES CHOISIES.

Point de réponse, mot ; le Roussin d'Arcadie

Craignit qu'en perdant un moment,  
Il ne perdît un coup de dent.

Il fit long-temps la fourde oreille :  
Enfin il répondit : Amy, je te conseille  
D'attendre que ton maître ait fini son  
sommeil ;

Car il te donnera sans faute à son réveil

Ta portion accoutumée.

Il ne sçauroit tarder beaucoup.

Sur ces entrefaites un Loup

Sort du bois, & s'en vient ; autre beste affa-  
mée.

L'Asne appelle aussi-tôt le Chien à son se-  
cours.

Le Chien ne bouge, & dit : amy, je te con-  
seille

De fuir en attendant que ton maître s'é-  
veille :

Il ne ſçauroit tarder; détail viſte, & cours.  
Que ſi ce Loup t'atteint, caſſe-luy la ma-  
choire.

On t'a ferré de neuf; & ſi tu me veux croi-  
re,

Tu l'étendras tout plat. Pendant ce beau  
diſcours

Seigneur Loup étrangla le Baudet ſans re-  
mede.

Je conclus qu'il faut qu'on s'entray-  
de.





XVIII.

*Le Bassa & le Marchand.*



N Marchand Grec en cer-  
taine contrée

Faisoit trafic. Un Bassa l'ap-

puyoit ;

Dequoy le Grec en Bassa le payoit,

Non en Marchand ; tant c'est chere den-  
rée

Qu'un protecteur. Celuy-cy couëtoit tant,  
Que nostre Grec s'alloit par tout plai-  
gnant.

Trois autres Turcs d'un rang moindre en  
puissance

Luy vont offrir leur support en commun.

Eux trois vouloient moins de reconnois-  
sance

Qu'à ce Marchand il n'en couëtoit pour un.

Le Grec écoute : avec eux il s'engage ;

Et le Bassa du tout est averty :

Mesme on luy dit qu'il jouëra s'il est sage,

A ces gens-là quelque méchant party,

Les prévenant, les chargeant d'un message

Pour Mahomet, droit en son paradis,

Et sans tarder : Sinon ces gens unis

Le préviendront , bien certains qu'à la  
ronde,



178 FABLES CHOISIES.

Il a des gens tout prests pour le venger.  
Quelque poison l'envoyra proteger,  
Les trafiquans qui sont en l'autre monde.  
Sur cet avis le Turc se comporta  
Comme Alexandre; & plein de confiance  
Chez le Marchand tout droit il s'en alla;  
Semit à table : on vid tant d'assurance  
En ses discours & dans tout son maintien,  
Qu'on ne crut point qu'il se doutast de  
rien.

Amy, dit-il, je sçais que tu me quites:  
Mesme l'on veut que j'en craigne les sui-  
res;

Mais je te crois un trop homme de bien:  
Tu n'as point l'air d'un donneur de breu-  
vage.

J'en'en dis pas là dessus davantage.  
Quant à ces gens qui pensent t'appuyer,  
Ecoute-moy. Sans tant de Dialogue,  
Et de raisons qui pourroient t'ennuyer,

Je ne te veux conter qu'un Apologue.

Il estoit un Berger, son Chien, & son trou-  
peau.

Quelqu'un luy demanda ce qu'il préten-  
doit faire

D'un Dogue de qui l'ordinaire  
Estoit un pain entier. Il falloit bien & beau  
Donner cet animal au Seigneur du village.

Luy Berger pour plus de ménage  
Auroit deux ou trois mastineaux,  
Qui luy dépensant moins veilleroient aux  
troupeaux,

Bien mieux que cette beste seule.  
Il mangeoit plus que trois : mais on ne di-  
soit pas

Qu'il avoit aussi triple gueule  
Quand les Loups livroient des com-  
bats.

180 FABLES CHOISIES.

Le Berger s'en défait : Il prend trois chien  
de taille

A luy dépenser moins, mais à fuir la ba-  
taille.

Le troupeau s'en sentit, & tu te sentiras

Du choix de semblable canaille.

Si tu fais bien, tu reviendras à moy.

Le Grec le crut. Cecy montre aux  
Provinces

Que tout compté mieux vaut en bon-  
ne-foy

S'abandonner à quelque puissant  
Roy,

Que s'appuyer de plusieurs petits  
Princes.





## XIX.

*L'Avantage de la Science.*

Ntre deux Bourgeois d'une  
Ville

S'émeut jadis un differend.

L'un estoit pauvre, mais habile ;

L'autre riche, mais ignorant.

182 FABLES CHOISIES.

Celuy-cy sur son concurrent  
Vouloit emporter l'avantage :  
Prétendoit que tout homme sage  
Estoit tenu de l'honorer.  
C'estoit tout homme sot; car pourquoy re-  
verer

Des biens dépourvus de mérite ?

La raison m'en semble petite.

Mon amy, disoit-il souvent

Au sçavant,

Vous vous croyez considerable;

Mais dites-moy, tenez-vous table?

Que sert à vos pareils de lire incessamment?

Ils sont toujours logez à la troisième cham-  
bre,

Vestus au mois de Juin comme au mois de  
Decembre,

Ayant pour tout Laquais leur ombre seu-  
lement.

La Republique a bien affaire

De gens qui ne dépensent rien :  
J'en sçais d'homme nécessaire  
Que celui dont le luxe épand beaucoup de  
bien.

Nous en usons , Dieu sçait : nostre plaisir  
occupe

L'Artisan, le vendeur, celui qui fait la ju-  
pe,

Et celle qui la porte, & vous qui dédiez

A Messieurs les gens de Finance

De méchants livres bien payez.

Ces mots remplis d'impertinence

Eurent le fort qu'ils méritoient.

L'homme lettré se teut, il avoit trop à dire.

La guerre le vengea, bien mieux qu'une fa-  
tyre.

Mars détruisit le lieu que nos gens habi-  
toient.

L'un & l'autre quitta sa Ville.

L'ignorant resta sans azile;

184 FABLES CHOISIES.

Il receut par tout des mépris :

L'autre receut par tout quelque faveur nouvelle.

Cela décida leur querelle.

Laissez dire les fots ; le sçavoir a son prix.





X X.

*Jupiter & les Tonnerres.*

hostes

Upiter voyant nos fautes,  
Dit un jour du haut des airs:  
Remplissons de nouveaux

Les cantons de l'Univers

Tome III.

Q



186 FABLES CHOISIES.

Habitez par cette race  
Qui m'importune & me lasse.  
Va-t-en, Mercure, aux Enfers:  
Amène-moy la furie  
La plus cruelle des trois.  
Race que j'ay trop chérie,  
Tu periras cette fois.  
Jupiter ne tarda guere  
A moderer son transport.  
O vous Rois qu'il voulut faire  
Arbitres de nostre sort,  
Laissez entre la colere  
Et l'orage qui la suit  
L'intervalle d'une nuit.  
Le Dieu dont l'aisle est legere,  
Et la langue a des douceurs,  
Alla voir les noires Soeurs.  
A Tifyphone & Mégere  
Il préfera, ce dit-on,

L'impitoyable Aleçon.  
Ce choix la rendit si fiere,  
Qu'elle jura par Pluton  
Que toute l'engeance humaine  
Seroit bien-toft du domaine  
Des Deitez de la bas.  
Jupiter n'approuva pas  
Le ferment de l'Eumenide.  
Il la renvoye, & pourtant  
Il lance un foudre à l'instant  
Sur certain peuple perfide.  
Le tonnerre ayant pour guide  
Le pere mefine de ceux  
Qu'il menaçoit de fes feux,  
Se contenta de leur crainte;  
Il n'embraza que l'enceinte  
D'un defert inhabité.  
Tout pere frappe à costé.  
Qu'arriva-t-il? nostre engeance  
Prit pied sur cette indulgence.

Tout l'Olympe s'en plaignit :  
Et l'assembleur de nuages  
Jura le Stix, & promit  
De former d'autres orages;  
Ils seroient leurs. On sourit :  
On luy dit qu'il estoit pere,  
Et qu'il laissast pour le mieux  
A quelqu'un des autres Dieux  
D'autres tonnerres a faire.  
Vulcan entreprit l'affaire.  
Ce Dieu remplit ses fourneaux  
De deux sortes de carreaux.  
L'un jamais ne se fourvoye,  
Et c'est celui que toujours  
L'Olympe en corps nous envoie.  
L'autre s'écarte en son cours ;  
Ce n'est qu'aux monts qu'il en coute:  
Bien souvent mesme il se perd ,  
Et ce dernier en sa route  
Nous vient du seul Jupiter.



## X X I.

*Le Faucon & le Chapon.*



Ne traitresse voix bien souvent  
vous appelle;  
Ne vous pressez donc nullement:

Ce n'estoit pas un sot, non, non, & croyez-  
m'en

190 FABLES CHOISIES.

Que le Chien de Jean de Nivelles.

Un citoyen du Mans Chapon de son métier

Estoit sommé de comparaître

Pardevant les lares du maistre,

Au pied d'un tribunal que nous nommons  
foyer.

Tous les gens luy crioient pour déguiser  
la chose,

Petit, petit, petit : mais loin de s'y fier,

Le Normand & demi laissoit les gens crier :

Serviteur, disoit-il, vostre appast est grossier ;

On ne m'y tient pas ; & pour cause.

Cependant un Faucon sur sa perche voyoit

Nostre Manceau qui s'enfuyoit.

Les Chapons ont en nous fort peu de confiance,

Soit instinct , soit experience.

Celuy-cy qui ne fut qu'avec peine attrapé,

Devoit le lendemain estre d'un grand sou-  
pé,

Fort à l'aise, en un plat, honneur dont la  
volaille

Se feroit passée aisément.

L'Oiseau chasseur luy dit : Ton peu d'en-  
tendement

Me rend tout estonné: Vous n'estes que ra-  
caille,

Gens grossiers, fans esprit, à qui l'on n'ap-  
prend rien.

Pour moy, je sçais chasser, & revenir au  
maître.

Le vois-tu pas à la fenestre ?

Il t'attend, es-tu sourd ? Je n'entends que  
trop bien,

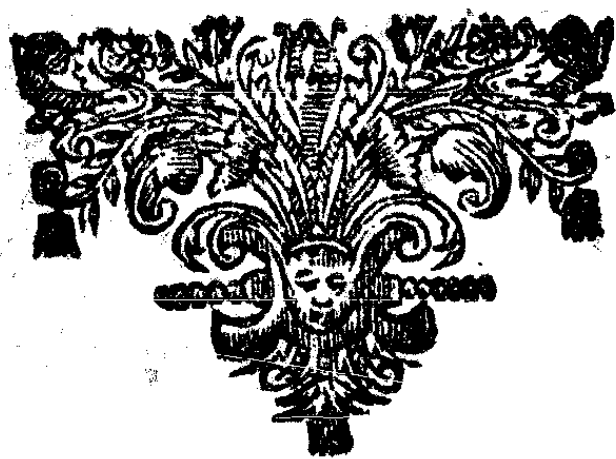
Repartit le Chapon : Mais que me veut-il  
dire,

Et ce beau Cuisinier armé d'un grand cou-  
teau ?

192 FABLES CHOISIES.

Reviendrois-tu pour cet appeau :  
Laisse-moy fuir, cesse de rire  
De l'indocilité qui me fait envoler,  
Lors que d'un ton si doux on s'en vient  
m'appeller.

Si tu voyois mettre à la broche  
Tous les jours autant de Faucons  
Que j'y vois mettre de Chapons,  
Tu ne me ferois pas un semblable repro-  
che.



TABLE



XXII.

*Le Chat & le Rat.*



Uatre animaux divers, le Chat  
grippe, fromage,  
Triste-oiseau le Hibou, Ron-  
gemaille le Rat,

Dame Belette au long corsage,  
*Tome III.* R



Toutes gens d'esprit scelerat,

Hantoient le tronc pourry d'un pin vieux  
& sauvage.

Tant y furent qu'un soir à l'entour de ce  
pin

L'homme tendit ses rets. Le Chat de  
grand matin

Sort pour aller chercher sa proie.  
Les dernierstraits de l'ombre empeschent  
qu'il ne voye

Le filet; il y tombe, en danger de mourir :

Et mon Chat de crier, & le Rat d'accourir,  
L'un plein de desespoir, & l'autre plein de  
joye.

Il voyoit dans les las son mortel ennemy.

Le pauvre Chat dit : Cher amy,

Les marques de ta bienveillance

Sont communes en mon endroit :

Vien m'aider à fortir du piege ou l'igno-  
rance

M'a fait tomber : C'est à bon droit  
Que seul entre les tiens par amour singulie-  
re

Je t'ay toujours choyé , t'aimant comme  
mes yeux.

Je n'en ay point regret , & j'en rends grace  
aux Dieux.

J'allois leur faire ma priere;  
Comme tout devot Chat en use les matins.  
Ce rezeau me retient; ma vie est en tes  
mains:

Vien dissoudre ces nœuds. Et quelle re-  
compense

En auray-je? reprit le Rat.

Je jure eternelle alliance

Avec toy, repartit le Chat.

Dispose de ma griffe, & sois en assurance:

Envers & contre tous je te protegeray.

Et la Belette mangeray

Avec l'époux de la Choüette.

R ij

196 FABLES CHOISIES.

Ils t'en veulent tous deux. Le Rat dit :

Idiot !

Moy ton libérateur ? je ne suis pas si sot.

Puis il s'en va vers sa retraite.

La Belette estoit près du trou.

Le Rat grimpe plus haut ; il y void le Hibou :

Dangers de toutes parts ; le plus pressant  
l'emporte.

Ronge-maille retourne au Chat , & fait en  
forte

Qu'il détache un chaînon , puis un autre ,  
& puis tant

Qu'il dégage enfin l'hypocrite .

L'homme paroist en cet instant.

Les nouveaux alliez prennent tous deux la  
fuite.

A quelque-temps delà nostre Chat vid de  
loin

Son Rat qui se tenoit à l'erte & sur ses gardes.

Ah ! mon frere , dit-il , vien m'embrasser ;  
ton soîn

Me fait injure ; Tu regardes

Comme ennemy ton allié.

Penses-tu que j'aye oublié

Qu'apres Dieu je te dois la vie ?

Et moy, reprit le Rat, penses-tu que j'ou-  
blie

Ton naturel ? aucun traité

Peut-il forcer un Chat à la reconnoissance ?

S'assure-t-on sur l'alliance.

Qu'a faite la necessité ?





X X I I I.

*Le Torrent & la Riviere.*



Vec grand bruit & grand fracas  
Un Torrent tomboit des mon-  
tagnes :

Tout fuyoit devant luy ; l'horreur suivoit  
ses pas ;

Il faisoit trembler les campagnes.

Nul voyageur n'osoit passer

Une barriere si puissante :  
Un seul vid des voleurs, & se sentant pres-  
fer,  
Il mit entre eux & luy cette onde mena-  
çante.  
Ce n'estoit que menace, & bruit, sans pro-  
fondeur ;  
Nostre homme enfin n'eut que la peur.  
Ce succès luy donnant courage,  
Et les mesmes voleurs le poursuivant tou-  
jours,  
Il rencontra sur son passage  
Une Riviere dont le cours  
Image d'un sommeil doux, paisible & tran-  
quille  
Luy fit croire d'abord ce trajet fort facile.  
Point de bords escarpez, un sable pur & net.  
Il entre, & son cheval le met  
A couvert des voleurs, mais non de l'onde  
noire :

**200 FABLES CHOISIES.**

**Tous deux au Styx allerent boire;**

**Tous deux à nâger malheureux**

**Allerent traverser au sejour tenebreux,**

**Bien d'autres fleuves que les nôtres.**

**Les gens sans bruit sont dangereux;**

**Il n'en est pas ainsi des autres.**





## XXIV.

*L'Education.*

Aridon & Cefar, freres dont  
 l'origine  
 Venoit de chiens fameux,  
 beaux, bienfaits & hardis,  
 A deux maistres divers échûs au temps ja-  
 dis,



202 FABLES CHOISIES.

L'un hantoit <sup>en l'un</sup> les forests , & l'autre la cuisi-  
ne.

Ils avoient eu d'abord chacun un autre  
nom :

Mais la diverse nourriture  
Fortifiant en l'un cette heureuse nature ,  
En l'autre l'alterant , un certain marmiton  
Nomma celui-cy Laridon :  
Son frere ayant couru mainte haute avan-  
ture,

Mis maint Cerf aux abois, maint Sanglier  
abatu,

Fut le premier Cesar que la gent chienne  
ait eu.

Ont eut soin d'empescher qu'une indigne  
maistresse

Ne fist en ses enfans degenerer son sang:  
Laridon negligé témoignoit sa tendresse  
A l'objet le premier passant.

Il peupla tout de son engeance:

Tourne-broches par luy rendus communs  
en France

Y font un corps à part , gens fuyans les ha-  
zards,

Peuple antipode des Cefars.

On ne fuit pas toujours ses ayeux ny son  
pere :

Le peu de foin, le temps, tout fait qu'on  
dégenere :

Faute de cultiver la nature & ses dons ,

O combien de Cefars deviendront Lari-  
dons!





X X V.

*Les deux Chiens & l'Asne mort.*



Es vertus devroient estre  
sœurs,  
Ainsi que les vices sont freres :

Dés que l'un de ceux-cy s'empare de nos  
cœurs,

Tous viennent à la file, il ne s'en manque  
gueres;

J'entends de ceux qui n'estant pas contrai-  
res

Peuvent loger sous mesme toit.

A l'égard des vertus, rarement on les voi d

Toutes en un sujet eminemment placées

Se tenir par la main sans estre dispersées.

L'un est vaillant, mais prompt; l'autre est

prudent, mais froid.

Parmy les animaux le Chien se pique d'être

Soigneux & fidele à son maistre;

Mais il est sot, il est gourmand:

Témoin ces deux mâtins qui dans l'éloi-  
gnement

Virent un Asne mort qui flotoit sur les on-  
des.

Le vent de plus en plus l'éloignoit de nos  
Chiens.

206 FABLES CHOISIES.

Amy, dit l'un, tes yeux sont meilleurs que  
les miens.

Porte un peu tes regards sur ces plaines  
profondes.

J'y crois voir quelque chose : Est-ce un  
Bœuf, un Cheval ?

Hé qu'importe quel animal ?

Dit l'un de ces mastins ; voilà toujours cu-  
rée.

Le point est de l'avoir ; car le trajet est  
grand ;

Et de plus il nous faut nager contre le  
vent.

Beuvons toute cette eau ; nostre gorge al-  
térée

En viendra bien à bout : ce corps demeu-  
rera

Bien-tôt à sec, & ce sera

Provision pour la semaine.

Voilà mes Chiens à boire ; ils perdirent  
l'haleine,

Et puis la vie ; ils firent tant

Qu'on les vid crever à l'instant.

L'homme est ainsi basti : Quand un sujet  
l'enflâme

L'impossibilité disparoist à son ame.

Combien fait-il devœux, combien perd-il de  
pas ?

Soutrant pour acquérir des biens ou de la  
gloire ?

Si j'arrondissois mes estats !

Si je pouvois remplir mes coffres de du-  
cats !

Si j'apprenois l'hebreu, les sciences, l'his-  
toire !

Tout cela c'est la mer à boire ;

Mais rien à l'homme ne suffit :

Pour fournir aux projets que forme un  
seul esprit

208 FABLES CHOISIES.

Il faudroit quatre corps ; encor loin d'y  
suffire

A my chemin je crois que tous demeure-  
roient :

Quatre Mathuselems bout à bout ne pour-  
roient

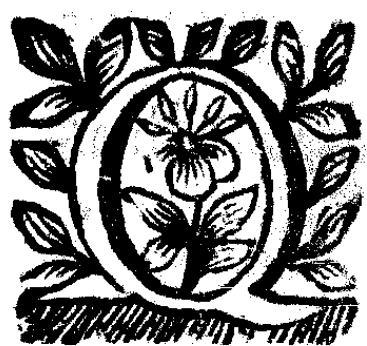
Mettre à fin ce qu'un seul desire.





## X X V I.

*Democrite & les Abderitains.*



Ue j'ay toujours hay les pen-  
sers du vulgaire!  
Qu'il me semble profane, in-  
juste, & remeraire;  
Mettant de faux milieux entre la chose &  
luy,

S



210 FABLES CHOISIES.

Et mesurant par foy ce qu'il void en autruy !  
Le maistre d'Epicure en fit l'apprentissage.  
Son pays le crut fou ; Petits esprits ! mais  
quoy ?

Aucun n'est prophete chez foy.  
Ces gens estoient les fous, Democrite le  
sage.

L'erreur alla si loin, qu'Abdere deputa  
Vers Hipocrate, & l'invita,  
Par lettres & par ambassade,  
A venir restablir la raison du malade.

Nostre concitoyen, disoient-ils en pleu-  
rant,

Perd l'esprit : la lecture a gasté Democrite.  
Nous l'estimerions plus s'il estoit ignorant.  
Aucun nombre, dit-il, les mondes ne limi-

te :

Peut-estre mesme ils sont remplis  
De Democrites infinis.

Non content de ce songe il y joint les atô-  
mes ,

Enfans d'un cerveau creux, invifibles fan-  
tômes ;

Et mefurant les Cieux fans bouger d'icy  
bas

Il connoift l'Univers & ne fe connoift pas.

Un temps fut qu'il ſçavoit accorder les  
debats ;

Maintenant il parle à luy-mefme.

Venez divin mortel ; fa folie eft extrême.

Hipocrate n'eut pas trop de foy pour ces  
gens :

Cependant il partit ; Et voyez, je vous prie,

Quelles rencontres dans la vie

Le fort caufe ; Hipocrate arriva dans le  
temps

Que celuy qu'on diſoit n'avoir raifon ny  
ſens

Cherchoit dans l'homme & dans la beſte

212 FABLES CHOISIES.

Quel siege a la raison, soit le cœur, soit la  
tête.

Sous un ombrage épais, assis près d'un ruis-  
seau,

Les labirintés d'un cerveau

L'occupoient. Il avoit à ses pieds maint vo-  
lume,

Et ne vid presque pas son amy s'avancer,

Attaché selon sa coutume.

Leur compliment fut court, ainsi qu'on  
peut penser.

Le sage est ménager du temps & des paro-  
les.

Ayant donc mis à part les entretiens frivo-  
les,

Et beaucoup raisonné sur l'homme & sur  
l'esprit,

Ils tomberent sur la morale.

Il n'est pas besoin que j'étale

Tout ce que l'un & l'autre dit.

Le recit precedent suffit  
Pour montrer que le peuple est juge recu-  
sable.

En quel sens est donc veritable  
Ce que j'ay leu dans certain lieu,  
Que sa voix est la voix de Dieu ?





XXVII.

*Le Loup & le Chasseur.*



Ureur d'accumuler, monstre  
de qui les yeux  
Regardent comme un point  
tous les bienfaits des Dieux,  
Te combattray-je en vain sans cesse en cet  
ouvrage?

Quel temps demandes-tu pour suivre mes  
leçons ?

L'homme sourd à ma voix, comme à celle  
du sage,

Ne dira-t-il jamais, C'est assez, jouïssons ?

Haste-toy, mon amy ; Tu n'as pas tant à  
vivre.

Je te rebats ce mot ; car il vaut tout un li-  
vre.

Jouïs : Je le feray. Mais quand donc ? des  
demain.

Eh mon amy, la mort te peut prendre en  
chemin.

Jouïs des aujourd'huy : redoute un sort  
semblable

A celui du Chasseur & du Loup de ma  
fable.

Le premier de son arc avoit mis bas un  
Daim.

Un Fan de Biche passe, & le voila soudain

216 FABLES CHOISIES.

Compagnon du défunt; Tous deux gisent  
sur l'herbe.

La proye estoit honneste; un Dain avec un  
Fan ,

Tout modeste Chasseur en eust esté con-  
tent :

Cependant un Sanglier, monstre enorme &  
superbe ,

Tente encor nostre archer friand de tels  
morceaux.

Autre habitant du Styx : la Parque & ses ci-  
seaux

Avec peine y mordoient; la Déesse infer-  
nale

Reprit à plusieurs fois l'heure au monstre  
fatale.

De la force du coup pourtant il s'abat-  
tit.

C'estoit assez de biens ; mais quoy, rien ne  
remplit

Les

Les vastes appetits d'un faiseur de conquêtes.

Dans le temps que le Porc revient à foy,  
l'archer

Void le lög d'un fillon une perdrix marcher,

Surcroist chetif aux autres testes.

De son arc toutesfois il bande les ressorts.

Le sanglier rappelant les restes de sa vie,

Vient à luy, le découst, meurt vangé sur  
son corps :

Et la perdrix le remercie.

Cette part du recit s'adresse au convoiteux

L'avare aura pour luy le reste de l'exemple.

Un Loup vid en passant ce spectacle piteux.

O fortune, dit-il, je te promets un temple.

Quatre corps étendus ! que de biens ! mais  
pourtant

Il faut les mesnager, ces rencontres sont  
rares.

( Ainsi s'excusent les avares, )

Tome III.

T



218 FABLES CHOISIES.

J'en auray, dit le Loup, pour un mois, pour  
autant.

Un, deux, trois, quatre corps, ce sont qua-  
tre semaines,

Si je fçais compter, toutes pleines.

Commençons dans deux jours ; & man-  
geons cependant

La corde de cét arc; il faut que l'œ l'ait faite  
De vray boyau ; l'odeur me le témoigne  
assez.

En disant ces mots il se jette

Sur l'arc qui se détend, & fait de la salette

Un nouveau mort, mon Loup a les  
boyaux percez.

Je reviens à mon texte : il faut que l'on  
jouisse ;

Témoin ces deux gloutons punis d'un sort  
commun ;

La convoitise perdit l'un ;

L'autre périt par l'avarice.

TABLE



## TABLE DES FABLES

contenuës en cette troisieme Partie

## A

<b>L</b> Es deux Amis ,		140
<b>L</b> Les Animaux malades de la Peste ,		9
Un Animal dans la Lune ,		86
L' Apologue ,		5
L' Asne & le Chien ,		172
L' Avantage de la Science ,	<b>B</b>	181
Le Bassa & le Marchand ,	<b>C</b>	176
Le Chat , la Belette , & le petit Lapin ,		78
Le Chat & le Rat ,		193
Le Chien qui porte à son cou le diâble de son Maître ,		121
Les deux Chiens , & l' Asne mort ,		204
Le Coche , & la Mouche ,		45
Le Cochon , la Chèvre & le Mouton ,		144
Les deux Coqs ,		64
La Cour du Lion ,		37
Le Curé & le Mort ,	<b>D</b>	53
Democrite , & les Abderitains ,		209
Les devinereſſes ,		73
L' Education ,	<b>E</b>	201
Le Faucon & le Chapon ,	<b>F</b>	189
Les Femmes & le ſecret ,		117
La Fille ,	<b>H</b>	24
Le Heron ,		24

220 TABLE DES FABLES.

<i>L'Homme qui court apres la Fortune ; &amp;</i>		
<i>l'Homme qui l'attend dans son lit ,</i>		56
<i>L'Homme &amp; la Puce ,</i>		114
<i>L'Horoscope ,</i>	I	164
<i>Jupiter &amp; les Tonneres ,</i>	L	185
<i>La Laitiere &amp; le pot au lait ,</i>		49
<i>L'ingratitude &amp; l'injustice des Hommes envers la Fortune ,</i>		68
<i>Le Lion , le Loup , &amp; le Renard ,</i>		104
<i>Le Loup &amp; le Chasseur ,</i>	M	214
<i>Le Mal marié ,</i>		15
<i>La Mort &amp; le mourant ,</i>	O	93
<i>Les Obseques de la Lionne ,</i>		154
<i>L'Ours &amp; l'Amateur des jardins ,</i>		134
	P	
<i>Le Pouvoir des Fables ,</i>		108
	R	
<i>Le Rat qui s'est retiré du monde ,</i>		20
<i>Le Rat &amp; l'Huître ,</i>		129
<i>Le Rat &amp; l'Elephant ,</i>		160
<i>Le Rieur &amp; les Poissons ,</i>	S	126
<i>Le Savetier &amp; le Financier ,</i>		99
<i>Les Souhairs ,</i>	T	31
<i>La Teste &amp; la queue du Serpent ,</i>		82
<i>Tircis &amp; Amarante ,</i>		148
<i>Le Torrent &amp; la Riviere ,</i>		198
	V	
<i>Les Vautours &amp; les Pigeons ,</i>		41

Fin du troisieme Tome.

